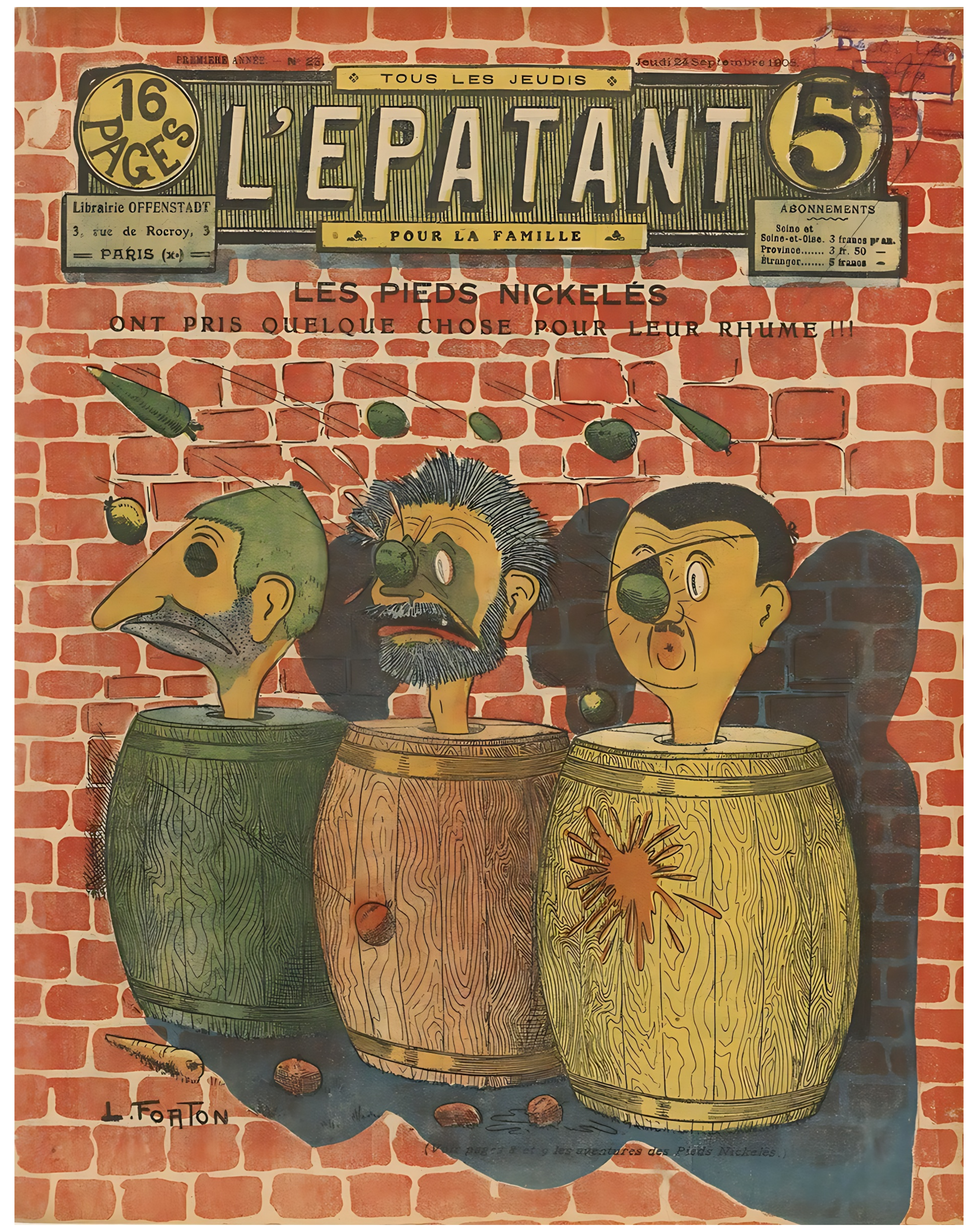

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 25.
Jeudi 24 Septembre 1908.
TOUS LES JEUDIS
16 PAGES
L'ÉPATANT
5c
POUR LA FAMILLE
Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (Xe)
ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —
LES PIEDS NICKELÉS
ONT PRIS QUELQUE CHOSE POUR LEUR RHUME !!!
L. FORTON
(Voir pages 8 et 9 les aventures des Pieds Nickelés.)

RÉPARATION URGENTE



« Et tâchez moyen de me faire illico raccourcir votre falzar par le tailleur d'au moins dix centimètres. »



« J'connais l'adjupète, si ce soir c'est pas fait j'couche à la boîte, c'est sûr. »



« Mon vieux, moi j'suis l'tailleur en pied : c'est te dire que j'dois pas en f...une secousse. Va voir, si tu veux, mon élève tailleur. »



« Dans un autre moment ça serait pas de refus mais faut que j'sorte en ville pour acheter, si j'en trouve, une bobine de fil de l'épée pour raccommoder les baïonnette du minisse. »



« Après tout, j's'rais ben bête... v'là une étiquette sur mon falzar... l'tailleur s'arrangera avec l'adjudant. »



« Ah ! ah ! c'est l'falzar au bleu... faut tout d'même que je le retaille... ordre de l'adjudant : bon sang, ça ferait du vilain. »



« Tiens, le falzar du copain qui n'est pas encore coupé... Allons, un bon mouvement; faut pas oublier que j'dois aller en permission demain. »



« V'là ton falzar et arrangé à hauteur ; y m'a donné du mal... et si tu veux payer un litre faut pas te gêner. »



« Et tu peux être sûr que l'adjudant ne l'trouvera pas trop long à présent, ton falzar. »

L'AFFAIRE DES FAUSSES PIÈCES D'OR



John Hamilton, un des meilleurs détectives londoniens, se trouvait ce soir-là dans un des quartiers populeux de l'est de Londres.

Il était accoudé au bar du « Black-Swan » plongé dans de profondes réflexions. Il se remémorait les divers indices qu'il avait recueillis dans la journée au sujet d'un vol important commis dans ce district. Soudain une voix furieuse attira son attention.

— Je vous dis qu'elle est fausse! dit l'homme derrière le comptoir.

Un jeune homme en complet marron venait de lui passer une pièce d'une livre.

— Fausse! s'exclama-t-il en regardant la pièce, on n'en fait pas de meilleures à la Monnaie!

— Je n'ai pas servi pendant dix ans derrière un comptoir pour rien.

« J'ai l'habitude de l'argent et je vous dis que cette pièce est fausse! reprit le barman.

Le client mordit la pièce et la fit sonner sur le comptoir.

— Moi je vous dis qu'elle est bonne, mais si vous n'en voulez pas j'en ai d'autres, répondit-il en fouillant dans sa poche. Tenez, ajouta-t-il en donnant au barman une autre pièce d'or.

Le barman prit la pièce, l'examina et John Hamilton le vit faire un signe de la main en faisant semblant d'examiner la pièce de plus près.

— Vous allez l'user à force de la regarder, dit ironiquement le jeune homme en complet marron.

John Hamilton aperçut à ce moment deux yeux qui regardaient à travers la porte entr'ouverte du bar.

— Celle-ci est fausse également, déclara le barman.

Une exclamation de stupéfaction s'échappa des lèvres du jeune homme et il devint extrêmement pâle.

— Fausse! s'écria-t-il, fausse!

Il bondit vers la porte mais celle-ci s'ouvrit avant qu'il pût sortir et le policeman, que John Hamilton avait aperçu à travers la porte et qui avait été prévenu par le signal du barman, se dressa devant lui.

— Fausse monnaie! lui dit le barman.

En un clin d'œil le jeune homme taillé en athlète avait saisi le policeman, l'avait poussé violemment de côté et avait gagné la rue. L'agent rattrapant son équilibre s'élança à sa poursuite.

Désirant voir ce qui allait se passer, John Hamilton suivit le policeman.

A peine le jeune homme avait-il fait quelques mètres, avec le policeman à ses trousses, que celui-ci lança un violent coup de sifflet et deux policemen et un homme en civil barrèrent le passage du fugitif et l'arrêtèrent aussitôt.

Le jeune homme lutta désespérément contre les trois hommes mais en vain.

Néanmoins, avant que ceux-ci eussent eu le temps de lui passer les menottes, il réussit à plonger la main dans sa poche et à en sortir une poignée de pièces qu'il jeta sur la chaussée ainsi que quelques autres objets. Tandis que les policemen maintenaient le prisonnier, l'homme en civil s'empressa de ramasser les pièces jaunes.

— Tiens! Turner, lui dit Hamilton, c'est vous? je ne vous avais pas reconnu. Tenez; cet individu là-bas, ajouta-t-il en désignant un homme qui s'enfuyait dans la rue, a ramassé quelque chose, je l'ai vu se baisser.

— Il est trop loin pour que je puisse le rattraper, répondit Turner, et puis de toute façon j'ai assez de pièces comme cela.

Il ouvrit la main et montra à Hamilton une petite poignée de livres.

— Fausses? demanda Hamilton.

— Je vous crois! Ce district en a été inondé ces temps derniers, dit Turner, qui en sa qualité de détective de Scotland-Yard avait était chargé de cette affaire. Et c'est pourquoi je suis ici ce soir, monsieur Hamilton; c'est une vraie chance car jusqu'ici je n'avais pu parvenir à trouver la trace des faux monnayeurs.

— Maintenant vous allez pouvoir facilement éclaircir cette affaire et pincer les autres, dit Hamilton.

Cependant, ce jeune homme n'a pas l'air d'un mauvais garçon: j'étais dans le bar, et j'ai vu ce qui s'est passé.

— Voulez vous m'accompagner jusqu'au poste de police? demanda Turner; mes agents y sont probablement déjà avec l'individu. Pour moi, ce jeune homme est une bonne prise, il va certainement causer et je crois qu'il y aura du travail pour nous cette nuit. John Hamilton accepta la proposition mais, contrairement à la prévision de Turner, le prisonnier ne voulut faire aucune confidence.

Le jeune homme qui se tenait sur le banc des accusés de la « Central Criminal Court, » était Georges Carpenter, l'homme aux fausses pièces d'or.

Il était pâle et très abattu.

Le prisonnier avait essayé de passer deux pièces fausses d'une livre au bar du « Black Swan », et avait cherché à s'enfuir, il avait jeté dans la rue une poignée de pièces également fausses que le détective Turner de « Scotland-Yard » avait ramassé. Ce dernier s'était rendu à l'adresse du jeune homme et avait fait une perquisition dans la chambre qu'il occupait. Dans les poches des vêtements de Carpenter et dans un tiroir, le détective avait découvert une quantité d'autres pièces fausses en or et en argent.

— Vous n'avez rien à dire pour votre défense? demanda le juge au prisonnier après la plaidoirie de son avocat.

— J'ai une histoire à raconter, dit Carpenter; elle est un peu étrange, mais elle est néanmoins vraie.

A ces mots Hamilton qui assistait aux débats vit sur les figures du juge et du jury qu'ils n'étaient guère disposés à ajouter foi aux paroles qui allaient sortir de la bouche du jeune homme.

— Dans la soirée du jour où j'ai été arrêté au bar du « Black Swan », commença Carpenter, j'étais allé voir un de mes amis, William Holland; nous étions assis près de la fenêtre donnant sur son jardin, quand William me montra du doigt un rosier dans un pot et me dit:

« Si je n'étais pas si fatigué, je le dépoterais et je le mettrais en terre tout de suite car je crois qu'il va mourir.

« Passez-moi une bêche, lui dis-je, et je vais faire ce travail à votre place, William!

« Dites-moi où je dois le planter, c'est l'affaire de deux minutes. »

« Nous descendîmes dans le jardin, William me désigna le coin où je devais planter le rosier et je commençais à bêcher. C'est là que nous trouvâmes les pièces d'or.

— Les quoi? demanda le juge en sursautant.

— Les pièces d'or, mylord. Dans un sac en toile, enfoui à un pied sous terre! Et quand nous ouvrîmes le sac, il était plein d'or, trois cent quarante pièces d'une livre enveloppées dans un vieux journal.

« William voulut que je partage avec lui, puisque sans moi le trésor n'aurait pas été découvert.

« Je pris une vingtaine de livres, et je laissais le reste de ma part à William pour qu'il me le gardât, ne voulant pas porter sur moi une si grosse somme.

Le juge sourit et regarda le jury à la dérobée.

— En quittant la maison de William j'entrais au « Black Swan », continua Carpenter, et là le barman me dit que les deux pièces que je voulais lui donner étaient fausses.

« Alors l'idée que toutes les pièces que j'avais dans ma poche, ainsi que celles que nous avions trouvées dans le sac étaient pareilles, traversa rapidement mon cerveau et je songeais aux désagréments que je pouvais m'attirer si on les trouvait sur moi, c'est pourquoi j'essayais de fuir et de jeter les pièces dans la rue. Quant à l'argent trouvé dans ma chambre, je n'y comprends rien! absolument rien!

Le juge toussa.

— Hum! c'est une histoire étrange en vérité, dit-il.

« William Holland peut-il la confirmer?

— J'en ai la certitude, s'exclama Carpenter. Appelez-le au banc des témoins, il vous dira que c'est la pure vérité.

William Holland un petit homme gros, à la figure rouge, prit place au banc des témoins, et Carpenter très pâle commença à le questionner avec anxiété.

— Je ne sais rien de tout cela, dit Holland. Mylord et messieurs du jury, protesta-t-il, il est vrai qu'il est venu me voir et qu'il a planté le rosier dans le jardin où il est encore actuellement, mais quant à l'or (William haussa les épaules) je n'ai jamais rien vu. »,

Il s'essuya le visage avec un gros mouchoir à carreaux rouges.

— Je connais Carpenter depuis deux ans environ continua-t-il, et je ne l'aurais jamais cru capable d'une pareille chose, jamais!

— Vous dites que ce n'est pas vrai? balbutia Carpenter désespérément, que ce que j'ai dit au sujet des pièces d'or n'est pas vrai?

— Vous avez entendu le témoin, interrompit le juge.

« Avez-vous autre chose à dire, ou d'autres témoins à appeler?

Georges Carpenter ne répondit pas et secoua la tête, abattu et découragé. La sentence fut prononcée. Dix ans de servitude pénale! A ce moment un cri de détresse se fit entendre parmi la foule et Carpenter fut emmené.

Dans un des corridors de la « Central Criminal Court », John Hamilton rencontra une femme qui pleurait: c'était celle qui avait poussé le cri quand la condamnation avait été prononcée, c'était la mère de Carpenter. Le détective s'approcha de la pauvre femme pour la consoler.

— Oh! monsieur, sanglota la malheureuse, il est innocent, je vous le jure, il est innocent!

Le chagrin de cette mère au désespoir toucha John Hamilton et il lui promit de faire son possible pour éclaircir cette affaire et faire relâcher son fils si réellement il était innocent.

Une heure plus tard il obtenait la permission d'avoir un entretien avec Georges Carpenter dans sa cellule.

— Vous dites que l'argent que vous avez trouvé était dans un sac en toile et que les

pièces étaient enveloppées dans un vieux journal? lui demanda Hamilton. Vous rappelez-vous la date de ce journal?

— Pas exactement, mais je peux dire que c'était un journal du mois de mars 1882 répondit le prisonnier, on parlait dedans de l'incendie de « Baker Street, » c'était imprimé en grandes lettres, et malgré l'émotion occasionné par la découverte de l'or, je ne pus m'empêcher de remarquer ce détail.

— Eh bien! vous avez du nouveau? demanda Turner à Hamilton lorsque celui-ci sortit de la cellule.

— Oui et quelque chose qui vous étonnera, si je ne me trompe pas!

. . . .

William Holland était occupé dans son jardin. Il faisait chaud et, ayant posé sa bêche pour s'éponger le front, il se dirigea vers un coin où s'épanouissait un rosier. Holland le contempla avec satisfaction.

— Les belles roses! murmura-t-il, je me demande comment va l'ami Georges qui les a plantées.

Le malheur qni s'était abattu sur Georges Carpenter ne semblait guère affecter William Holland, qui, les manches retroussées et les mains dans ses poches admirait son rosier tout en faisant sonner son argent.

William!

La voix était celle d'une femme qui l'appelait en criant. Se retournant et regardant à la fenêtre du premier étage, il aperçut la figure pâle de sa femme, qui disparut subitement comme si on l'avait retirée brusquement de la fenêtre.

— Martha! Qu'est-ce qu'il y a? cria-t-il, Martha! Imbécile!... Si vous m'avez fait peur pour rien vous allez me le payer.

Il s'élança dans l'escalier et entra dans la pièce d'où sa femme l'avait appelé. A peine entré, il poussa un cri d'horreur.

Il se trouvait nez à nez avec un homme qui le saisit à bras le corps.

— Les menottes, Turner, vite! dit John Hamilton. William Holland sentit un frisson le glacer des pieds à la tête.

— Qu'est-ce que cela veut dire? balbutia-t-il.

— Tout simplement monsieur Holland, dit Hamilton, que nous vous arrêtons comme faux monnayeur.

— C'est absurde! c'est une épouvantable erreur s'écria Holland.

— Pendant que vous étiez préoccupé dans votre jardin nous avons eu le temps de perquisitionner dans votre maison sans être dérangés: nous avons trouvé des choses intéressantes.

William Holland devint pâle comme la mort.

— Eh bien! c'est vrai, j'aime autant tout avouer, dit-il en poussant un profond soupir.

— En ce qui concerne Carpenter remarqua Hamilton, je sais déjà tout. Vous avez trouvé l'or ainsi qu'il l'a dit, et au lieu de vingt bonnes pièces d'or vous lui avez glissé des pièces de votre fabrication.

« Votre plan était simple: si Carpenter se faisait arrêter, vous pouviez jouir tout seul du trésor trouvé dans le jardin. Aussi vous l'avez suivi, vous l'avez vu entrer au « Black Swan » et vous étiez à proximité lorsqu'on l'a arrêté. Je vous ai vu dans la rue vous baisser et ramasser quelque chose que Carpenter avait jeté avec les pièces fausses, puis vous enfuir!

Holland s'essuya la figure avec son mouchoir à carreaux rouges. Il tremblait de tous ses membres.

— Ce n'était pas une pièce que vous avez ramassée, dit Hamilton, c'était une clef, la clef de la chambre de Carpenter. Pendant qu'on le menait au poste de police vous vous êtes introduit dans sa chambre sans être vu, et vous avez mis des pièces fausses dans les poches de ses vêtements et dans le tiroir de la table. Vous saviez que la découverte de cette fausse monnaie chez Carpenter serait une grosse charge contre lui et que cette découverte pouvait le faire condamner à de longues années d'emprisonnement pendant lesquelles vous pourriez vivre en paix et jouir seul du trésor découvert dans votre jardin.

— Vous êtes un fieffé coquin, monsieur Holland.

William Holland accompagné de deux policemen fut conduit en voiture au poste de police, et de là en prison.

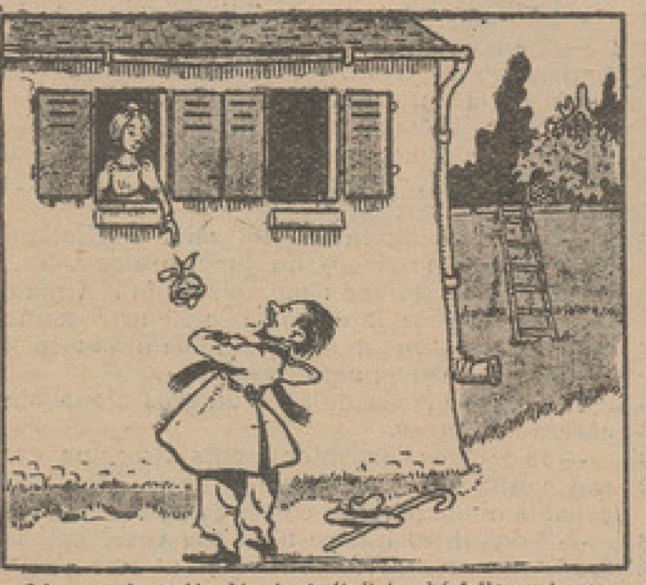
— Dites donc, Hamilton, dit soudain Turner après le départ des deux policemen et de leur prisonnier. Qu'est-ce qui vous a porté à croire que l'étrange histoire était vraie?

— Le journal dans lequel il avait déclaré que l'or était enveloppé, répondit Hamilton. Carpenter raconta qu'il était daté de mars 1882, et qu'il contenait le récit de l'incendie de « Baker Street »; je me suis renseigné et c'était bien la vérité: l'incendie a eu lieu à cette époque et les journaux en ont parlé, ceci prouvait que Carpenter avait vu ce qu'il avait raconté, et qu'il disait la vérité.

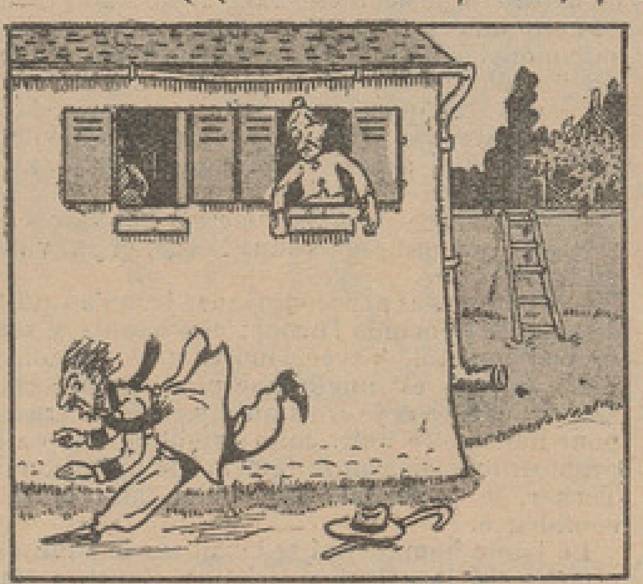
Le jour même, Georges Carpenter fut relâché et, peu après, *l'honorable* William Holland passa à son tour devant la « Central Criminal Court » qui lui octroya vingt ans de servitude pénale pour fabrication et émission de fausse monnaie.

FORTUNIO.

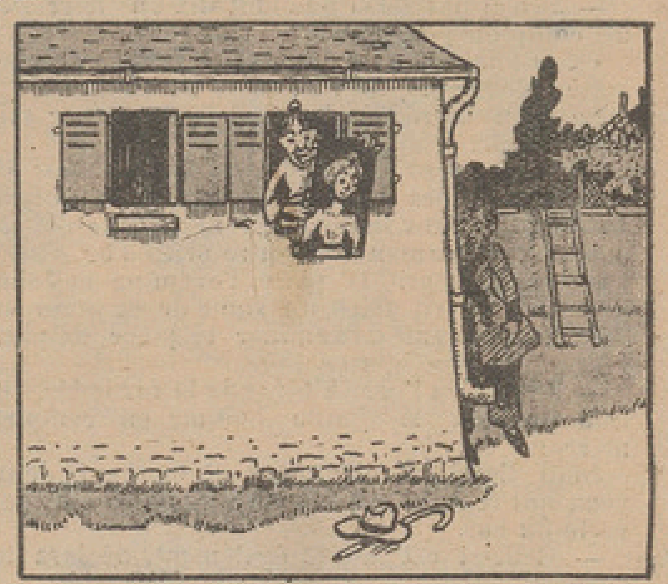
UNE TERRIBLE VENGEANCE



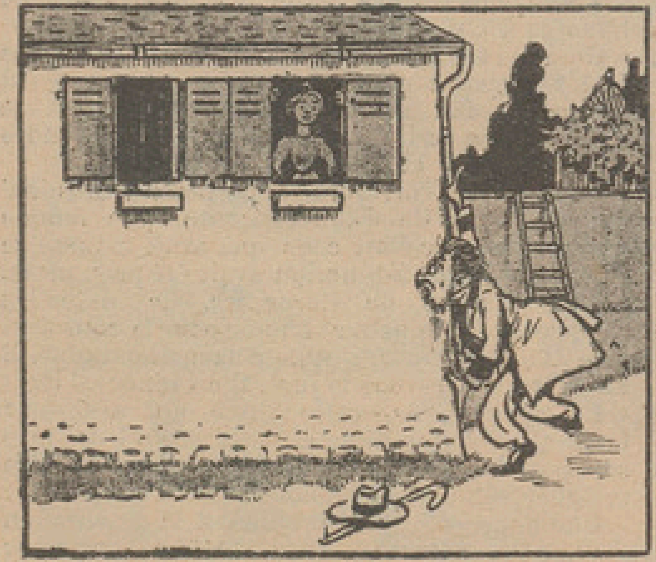
Odenglande, poète décadent, était tombé follement amoureux d'une jeune fille, Yolande de Port-Salut, et en vers blancs et amorphes lui dépeignait sa flamme..



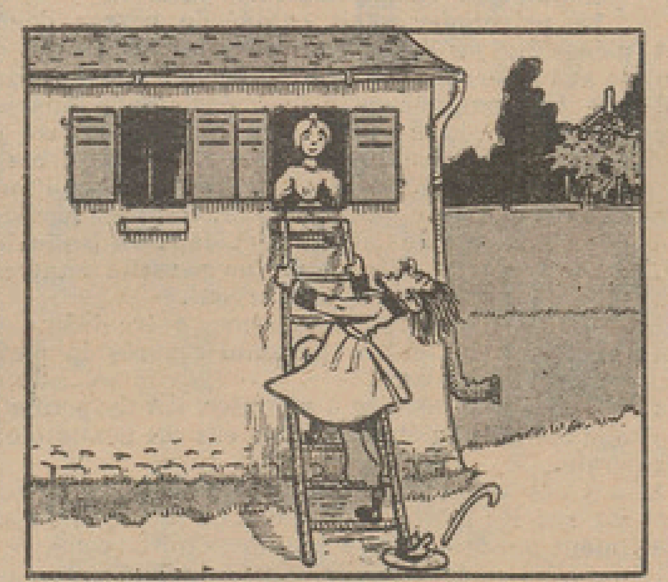
... quand l'apparition de la mère lui fit faire une césure contraire à toutes les règles de la prosodie. Notre poète disparut la bouche en hiatus...



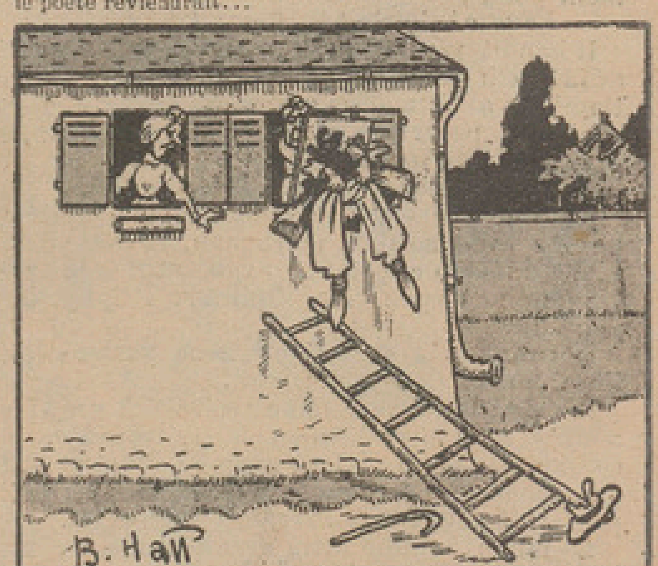
... cependant que Mme de Port-Salut rêvait au moyen de se débarrasser de cet amoureux intempestif. Elle prit un portrait très ressemblant de sa fille, se doutant bien que le poète reviendrait...



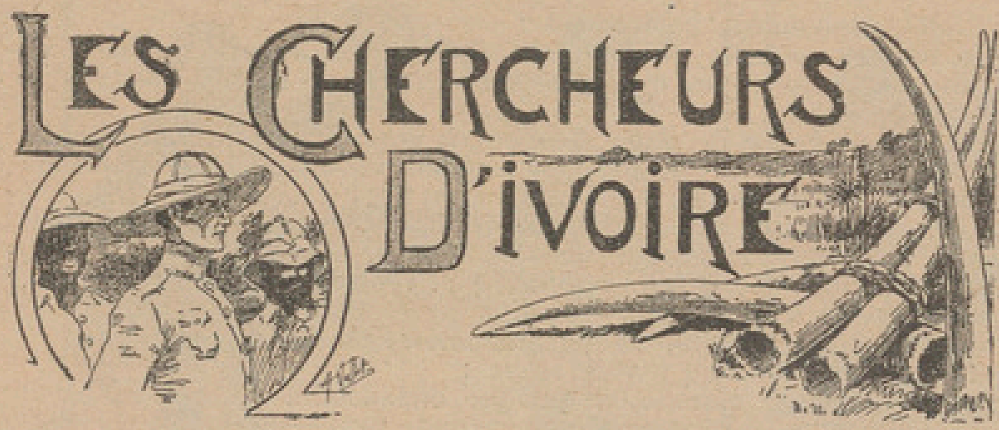
... et le posa sur la croisée, Odenglande qui avait fait le tour de la maison vint risquer un œil. O bonheur! sa belle était revenue



Pour lui parler de plus près et ne plus attirer l'attention, il alla chercher une échelle et grimpa près d'elle Quand il fut assez près.



... patapif, d'un seul coup, d'un seul, la mère outragée le fit passer au travers du cadre et lui flanqua une tripotée dont il se souviendra, et dont Mlle Yolande ne fit que rigoler. Oh! ces jeunes filles!!!



GRAND ROMAN D'AVENTURES INEDIT

Par DANIEL HERVEY

XVIII

(Suite.)

A cinquante mètres de la rive, un long canot d'écorce monté par quatre hommes qui pagayaient avec force s'éloignait rapidement.

Deux de ces hommes étaient des nègres demi-nus ; les autres, des Hindous à turban et à amples robes de soie.

A l'avant, Camille Sol était étendue ligotée, et sans doute à présent bâillonnée.

Harley épaula vivement sa carabine à répétition et fit feu : un des rameurs nègres culbuta et disparut dans l'eau ; un second coup fit s'affaisser l'un des Hindous dans le canot ; un troisième brisa le bras du deuxième nègre.

Quant au quatrième personnage, il s'élança à l'avant, et soulevant le corps empaqueté de la jeune femme, il se blottit derrière, rendant le tir impossible.

— Bon sang de bon sort ! cria rageusement Collin, qui avait rejoint son capitaine, et allait tirer à son tour.

Vallençais se déshabillait hâtivement, imité immédiatement par Victor et Barao, qui comprenaient son intention.

— A la nage !... Assaut au couteau ! cria-t-il en plaçant son coutelas de chasse entre ses dents et en se jetant à l'eau.

Mais, les trois excellents nageurs eurent beau avancer avec une vitesse incroyable, ils virent le canot s'éloigner, les gagner !... Il était mû par l'effort prodigieux de l'homme demeuré seul pour pagayer, et qui se démenait comme un démon.

— Tirez !... Abattez-le ! hurla Vallençais en se soulevant sur l'eau, pour que ses compagnons restés l'entendissent mieux.

Cependant, ce fut en vain que Pitache et Audet fusillèrent le fugitif. Tireurs de peu de mérite, gênés aussi par la crainte de blesser Camille Sol, et la distance du canot s'accroissant rapidement, leurs balles sifflèrent sans résultat autour de celui qui les narguait insolemment.

— Nous ne le rattraperons pas, capitaine, jeta Collin avec désespoir.

Harley ne répondit pas et essaya encore de lutter ; mais, il dut bientôt se rendre à l'évidence : le canot les battait invinciblement !...

— Retournons à terre et faisons l'impossible pour trouver une embarcation, dit Vallençais d'un air sombre.

Mais, Barao poussa une exclamation.

— Regardez, chef !...

Debout, dans le canot, l'Hindou avait saisi la malheureuse Camille complètement enveloppée en des étoffes serrées autour d'elle, il la soulevait, la montrait à ses amis, avec un hurlement de triomphe ; puis, tout à coup, d'un geste violent, il la précipitait dans le lac !...

— Malheur !... cria Collin d'une voix étranglée.

Aucune parole ne sortit des lèvres crispées de Vallençais, mais ses traits se contractèrent affreusement ; une teinte livide, verdâtre, couvrit son visage.

Un instant, on avait vu les étoffes surnager ; mais, d'un impitoyable coup de pagaye, l'assassin enfonça sa victime sous l'eau !... Il la regarda disparaître, et ensuite, faisant un geste de joie sinistre, il se remit à ramer avec la vitesse de naguère. Bientôt, le canot disparut dans l'étincellement éblouissant du lac réfléchissant les fulgurants rayons du soleil.

— Nous continuons, capitaine demanda Collin.

Harley réfléchit.

— Non ! fit-il avec une sécheresse tragique. Il est impossible de retrouver l'endroit où Camille a sombré, et, du reste, y parviendrions-nous qu'elle serait cent fois morte...

Mais Victor insista avec émotion :

— Capitaine, essayons au moins d'avoir son corps ?

Un silence pesa; enfin, Vallençais s'adressa à Barao :

— Retourne au rivage.

Le Somali, moins bon nageur que ses compagnons, fit un signe d'obéissance.

— Oui, chef.

Avec leur habitude professionnelle d'apprécier les distances sur l'eau, les deux anciens marins nagèrent longtemps sans chercher à reconnaître la place où avait disparu leur malheureuse compagne.

Enfin, ils échangèrent un coup d'œil significatif, et ils essayèrent des plongées...

Mais, de longues minutes s'écoulant, leur vigueur s'épuisant, ils durent s'avouer l'inutilité de leur tentative désespérée.

— A terre ! fit Harley douloureusement.

Et, cette fois, Collin ne protesta plus.

Sur le rivage, le docteur Pitache suivait avec anxiété le lent retour des deux hommes épuisés.

Lorsque, reprenant pied, ils émergèrent de l'eau et firent quelques pas en chancelant, il commanda à Barao et à Audet qui s'élançaient pour les soutenir :

— Vite ! vite !... Amenez-les ici, étendez-les !... Il leur faut un massage et une friction énergiques, sinon, c'est la mort !...

La nuit venue, après un silencieux et frugal repas de viandes froides, les cinq compagnons s'étendirent sur le sol pour dormir.

Bientôt, le souffle régulier du Somali, de Pierre et de Victor annonça qu'ils reposaient, malgré la dureté de leur couche, malgré les fatigues et les émotions de la journée.

Mais, allongés à quelque distance, Harley et le docteur Pitache ne sentaient le sommeil venir fermer leurs paupières. Tous deux songeaient avec un regret poignant à l'étrange jeune femme qui venait de disparaître si lugubrement.

— Qui était-elle au juste ? demanda Pitache subitement.

Vallençais répondit avec plus de douceur qu'il n'en montrait d'habitude quand on le questionnait :

— Ne m'en veuillez pas, mon ami, si je tais le peu de chose que je savais d'elle, de son origine... Elle voulait le mystère autour d'elle, je dois respecter sa volonté. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, malgré ses manières bizarres et peu féminines, c'était un cœur exquis... et que, courant les aventures comme le garçon le plus audacieux, c'était une femme irréprochable.

Il se tut un instant et reprit avec lenteur :

— Je l'aimais comme une sœur.

Puis, il tira un poignard de sa ceinture :

— Voici son dernier cadeau... Il ne me quittera jamais.

Tandis qu'il contemplait l'arme — une lame courte et solide, au manche d'argent curieusement incrusté de pierreries, dans le style de la Renaissance — les rayons de la lune tombant du ciel firent singulièrement briller une grosse pierre verte placée au sommet du manche.

Pitache, ébloui par un reflet, eut un cri d'étonnement :

— Quelle sorte de pierre peut donc avoir un tel étincellement ?...

Avec distraction, Harley tourna le poignard et, lui aussi, fut frappé de surprise.

Sous la lueur lunaire, la pierre lançait d'intenses rayons glauques, semblait s'agiter, vibrer, bouillonner !...

Vallençais se dressa tout à coup, envahi par une pensée.

— Oh ! mon Dieu ! balbutia-t-il. La Pierre de lune !... C'est elle !... C'est cette maudite pierre de chance !... Camille me l'avait donnée à moi ! sans me prévenir !... La Pierre de lune !... la cause de la mort de cette malheureuse fille !...

Pitache écoutait avec ébahissement les paroles de son ami, qui, pour lui, demeuraient incompréhensibles.

Vallençais étudiait toujours avidement l'étrange pierre. Enfin, il expliqua :

— Dans son dernier voyage dans l'Inde, Camille Sol avait dérobé au fond de je ne sais quel temple cette pierre que vous voyez enchâssée dans le poignard qu'elle m'a donné. Là-bas, cet objet est regardé comme un fétiche, un porte-bonheur hors ligne... On l'a soupçonnée du vol et poursuivie jusqu'ici... La première fois, lorsque nous l'avons sauvée de la dent des chiens féroces à qui on l'avait livrée, c'était déjà un essai de vengeance de la part des fakirs hindous qui se sont emparés d'elle et l'ont tuée aujourd'hui...

Le docteur croyait rêver.

— Et cette pierre merveilleuse, c'est celle-ci ?

— Oui, c'est évident pour moi. Elle est bien telle que Camille me l'avait décrite... et je comprends à présent certaines de ses réticenses... La pauvre fille était persuadée de la vertu de ce fétiche et elle était heureuse de m'avoir mis sous sa protection en me le donnant !...

Le docteur regardait l'éclat de la pierre mystérieuse avec une visible appréhension.

— Et que comptez-vous faire de ce dangereux cadeau ?... Car, si des Hindous s'aperçoivent que c'est vous qui détenez leur trésor, c'est vous alors qu'ils poursuivront.

Harley remit le poignard dans sa poitrine, d'un geste résolu.

— Peu m'importe la pierre !... Cette arme, telle qu'elle est, le seul souvenir que je garde de Camille Sol, ne me quittera que moi mort !...

XIX

ENTRE DEUX SIGNAUX

Pour que Harley Vallençais put retrouver le reste de sa caravane, il était entendu que, de part et d'autre, le soir, l'on tirerait une de ces petites fusées de signaux dont l'ancien marin s'était abondamment fourni.

Depuis le moment où les deux troupes s'étaient séparées, elles avaient ainsi communiqué et savaient à peu près où elles se trouvaient.

Camille Sol ayant décidément disparu, Vallençais voulait rallier la caravane le plus vite possible, aussi attendit-il la nuit avec impatience, pour que la fusée habituelle vînt lui donner la direction de sa marche pour le lendemain.

La veille, le signal apparaissait à l'est, et c'était de ce côté qu'ils se dirigeaient, pensant s'être beaucoup rapprochés.

Or, dans le calme de la belle nuit tiède, Victor Collin eut tout à coup une exclamation de surprise.

— La fusée !...

Cette fois, elle surgissait très près, mais à l'ouest !...

Vallençais montra aussi de l'étonnement.

— Comment se fait-il que nous ayons dévié ainsi ?... Où pourquoi ont-ils, eux, changé leur direction

Quelque obstacle, suggéra Pitache.

— Quelque danger, opina Pierre Audet. Qui sait s'ils ne se sont pas retrouvés en face de bandes ralliées par ce maudit Anglais ?

Harley secoua la tête.

— Non, tu sais que dans ce cas, la fusée serait double, et verte... Et tu as vu, elle était rouge et simple, comme d'habitude.

Au moment où il parlait, à l'est, une longue traînée lumineuse monta dans le ciel, bientôt suivi d'une seconde !...

— Les fusées vertes ! s'écria Collin.

— Danger ! traduisit Pitache avec émotion.

Harley s'était dressé.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Barao jeta :

— D'un côté, amis ; de l'autre ennemis !... Eux, imiter signal, pour nous attirer dans le piège !...

— Evidemment, fit Harley, soucieux. Mais, où sont les amis ?... du côté de la fusée rouge ou du côté des fusées vertes ?

— Les vertes sont bien dans le sens que la caravane suivait jusqu'ici, dit Collin.

— Ce n'est pas une raison absolue, dit Harley. Ils peuvent avoir été obligés de modifier leur direction, précisément à cause d'ennemis postés sur leur route.

— Alors, capitaine, que ferons-nous ? demanda Collin.

Après une hésitation, Harley déclara :

— Eh bien, comme après tout, la fusée rouge est la plus rapprochée, nous irons de ce côté, en prenant de grandes précautions, afin de ne pas tomber dans une embuscade.

Donc, au petit jour, les cinq hommes, reprenant leur marche, obliquèrent dans une direction presque opposée à celle qu'ils suivaient la veille.

A midi, ils firent halte pour le repas et la sieste.

On devait se contenter d'un peu de viande d'antilope cuite la veille, afin de ne pas révéler à des ennemis, peut-être proches, l'endroit où l'on se trouvait.

Barao, grimpé dans un arbre élevé, examinait attentivement l'horizon.

Il redescendit avec rapidité.

— Chef ! s'écria-t-il. Nous avons pris la mauvaise route !

— Qu'as-tu vu ?

— Un feu.

— Eh bien, ne peut-il être de notre camp ?

Le Somali secoua la tête négativement.

— Non !... pas feu de Voua-Gouana ni de Somali... Feu de Massaï.

Collin s'écria avec intérêt :

— Ma foi, camarade, je serais curieux de savoir comment tu reconnais un feu allumé par des Massaïs ou par des Voua-Gouanas ?

Barao sourit.

— Très facile ! Voua-Gouanas, hommes de Zanzibar, instruits... savoir que bois vert faire de mauvais feu, pas de flamme et beaucoup de fumée puante... Eux toujours chercher bon bois sec, feuilles pour flamber vif. Au contraire, Massaïs, hommes sauvages stupides, prendre n'importe quoi pour brûler, alors, faire beaucoup de fumée noire.

Pitache hocha la tête.

— Ceci n'est pas très sûr. Par hasard, nos Voua-Gouanas peuvent bien avoir brûlé de mauvaises denrées.

Mais Harley approuva le Somali.

— Non, Barao a raison... D'ailleurs, il n'y a rien d'étonnant à ce que ceux que nous rejoignons soient des ennemis...

— Dites donc ! s'écria Pitache, j'espère bien que nous allons leur tourner le dos ?...

— Capitaine !... s'écria Collin qui, par respect, s'arrêta, attendant que son chef parlât.

Vallençais le regarda en souriant.

— Je comprends ce que tu allais dire, Victor. Tu penses qu'il serait bon de continuer notre reconnaissance ?

— Sauf le respect que je vous dois, oui, capitaine.

— Pourtant, fit Pitache.

Harley l'interrompit.

— Non, docteur, nous ne devons pas fuir !... Puisque les fusées vertes venaient bien des nôtres, c'est qu'ils ont eu contact avec l'ennemi. Ils ne sont pas en péril, sans quoi, il y aurait eu trois ou quatre fusées... Alors, il importe de savoir pourquoi les bandes qui nous font des signaux se trouvent en d'autres parages...

Collin goguenarda légèrement :

— Soyez tranquille, monsieur le docteur, on avancera avec précaution. Si vous croyez que nous avons envie de laisser notre peau à ces chiens-là !...

Après une heure de repos, l'on reprit donc la marche, en silence, avec de fréquents arrêts, pendant lesquels on écoutait les bruits de la forêt et l'on inspectait les alentours, du haut d'un arbre.

L'on était arrivé à une série de collines rocheuses, très accidentées, à la maigre végétation de broussailles.

Tout à coup, Barao se précipita à plat ventre sur le sol, et écouta, l'oreille collée à la pierre...

Lorsqu'il se redressa, Vallençais l'interrogea du regard.

Le Somali prononça à voix basse :

— Une troupe marche, à quelque distance !...

— Vers nous ?

— Oui.

Harley examina rapidement les lieux.

— Voici, là-bas, une sorte de défilé, c'est probablement par là qu'ils déboucheront... Vite, cachons-nous !...

Les cinq hommes gravirent lestement les rochers et vinrent se dissimuler derrière des blocs de pierre et des broussailles, de manière à pouvoir inspecter l'espèce de route naturelle se trouvant en contre-bas.



Le Massaï avait dépassé le rocher et s'éloignait à pas lents ; l'on vit Harley se redresser subitement et d'un geste vigoureux, lancer la corde dans le vide et immédiatement l'homme visé s'affaissa sur le sol.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence absolu. Bien que dévoré de l'envie de poser des questions, Pitache se taisait, comprenant la gravité de la situation.

Evidemment, l'ennemi approchait, et en nombre trop supérieur pour qu'on pût l'attaquer.

Il fallait rester invisibles, sans quoi l'on serait massacrés.

Soudain, Barao fit un mouvement et se pencha, ses yeux étincelants se fixant sur un point précis...

Vallençais fit un pas, et vit ce qu'apercevait le Somali.

C'était, dans le sentier au-dessous d'eux, un Massaï en costume de guerre, qui avançait avec précaution, regardant autour de lui et s'attachant à marcher le plus silencieusement possible.

Un éclaireur, sans doute.

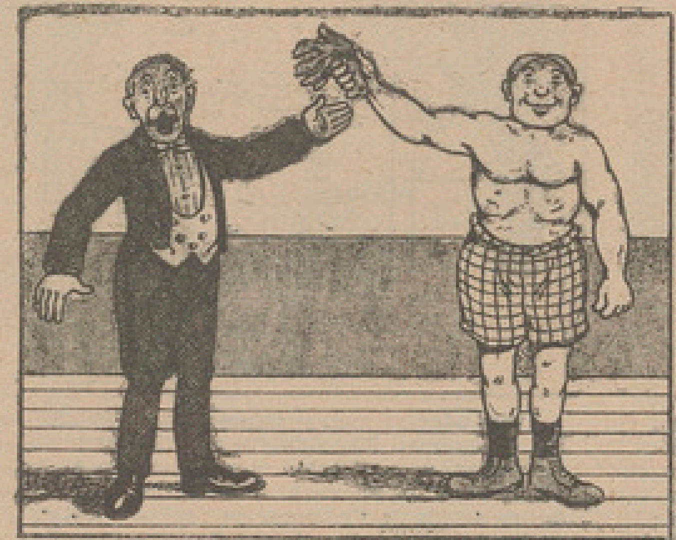
Rapidement, Harley calcula la distance où l'homme se trouvait, et, détachant de son épaule le long lasso qui ne le quittait jamais, il s'approcha en rampant du bord du rocher.

Il avait appris au Mexique et au Texas l'art merveilleux de jeter à distance le nœud coulant et il était plus expert que le plus adroit des *cow-boys*.

Le Massaï avait dépassé le rocher et s'éloignait à pas lents ; l'on vit Harley se dresser subitement, et d'un geste vigoureux lancer la corde dans le vide... Et, immédiatement, l'homme visé s'affaissa sur le sol, avec une exclamation étouffée, le cou pris par le nœud fatal !...

(*A suivre.*) DANIEL HERVEY

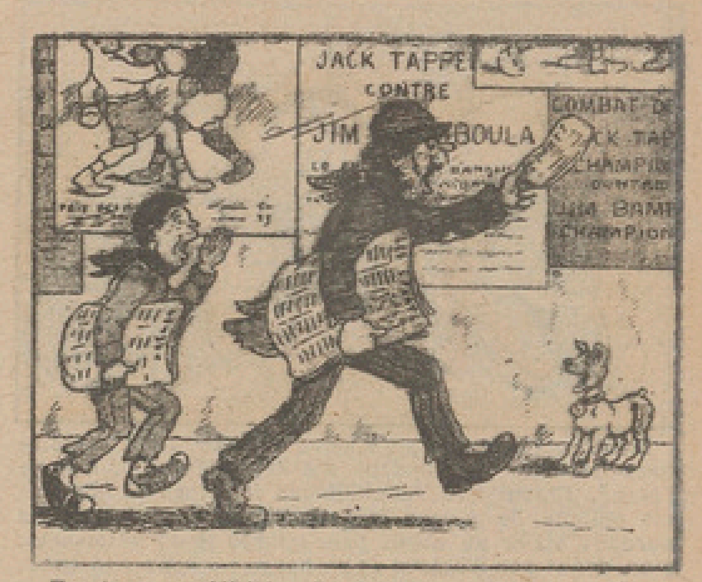
UN GRAND MATCH



Jack Tappefort, champion incontesté de la grande Angleterre, a lancé un défi à tous les boxeurs du monde.



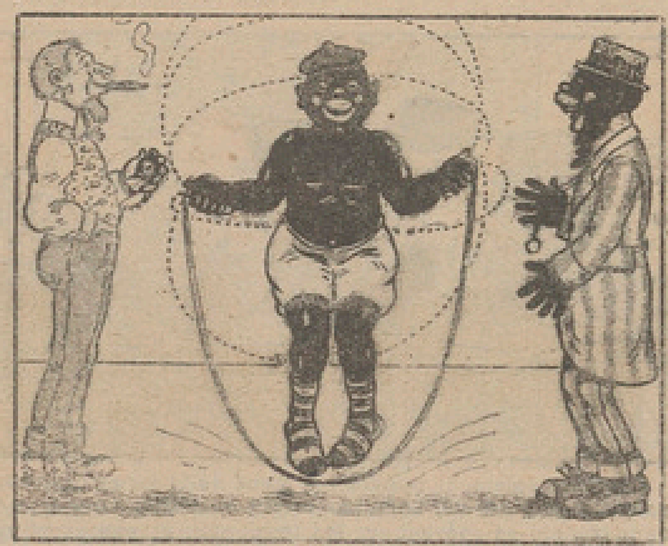
Le gant a été relevé par Jim Bamboula, champion noir d'Amérique, et une forte somme a été déposée comme enjeu par un de ses admirateurs.



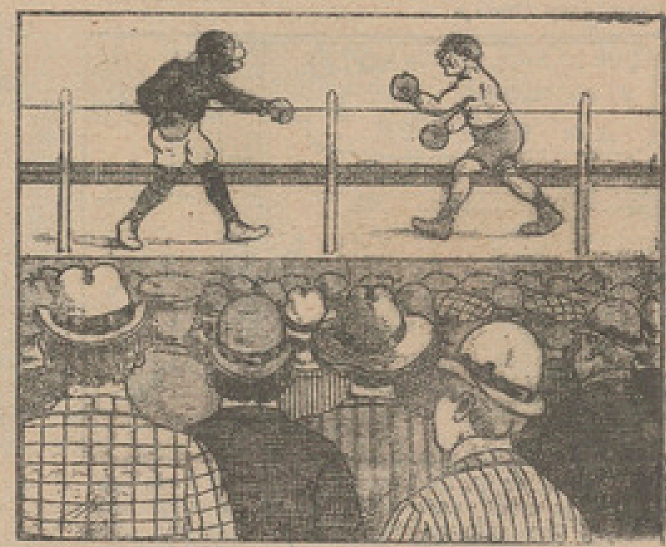
Une énorme publicité a été faite pour aviser le public du jour de la rencontre, les annonces, affiches et les articles sportifs étaient innombrables.



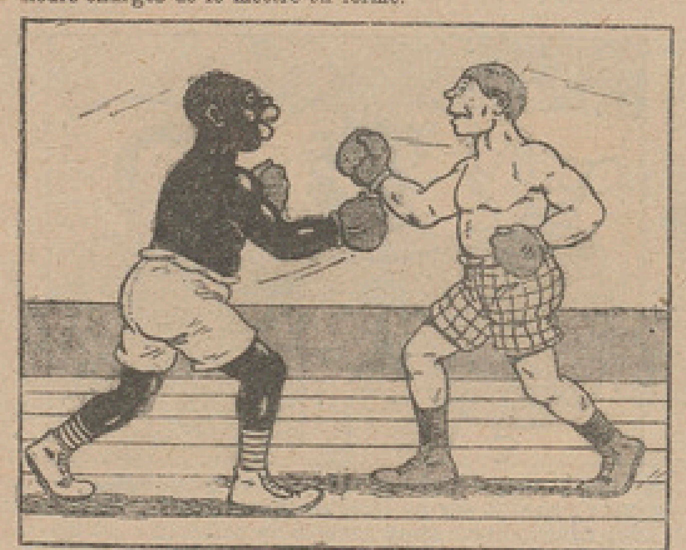
Pendant ce temps, Jack Tappefort s'est mis à l'entrainement, on pouvait le voir tous les jours au Bois, courant comme un dératé avec trois pardessus sur le dos et suivi des entraîneurs chargés de le mettre en forme.



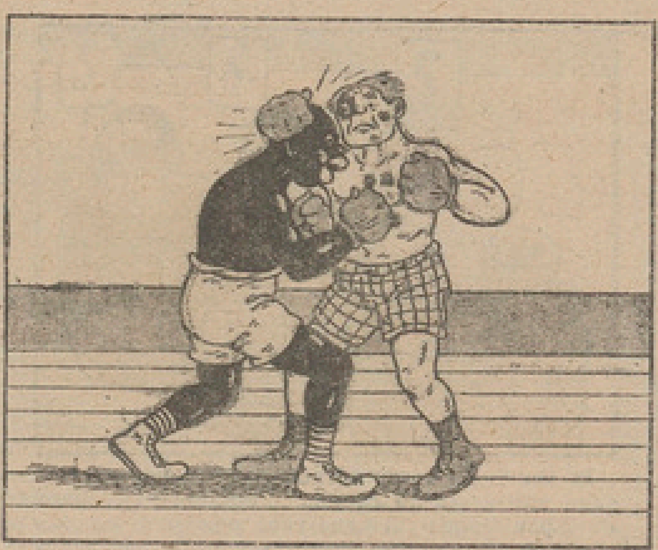
Jim Bamboula de son côté était *fin prêt*; dédaignant le pas gymnastique, il remplaçait cet exercice par le saut à la corde, excellent, affirmait-il, pour donner du souffle et du jarret.



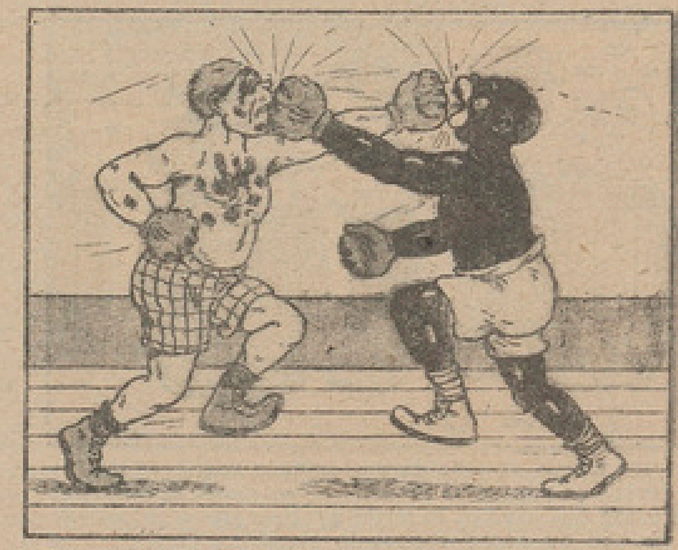
Enfin, le grand jour est arrivé, une foule énorme se presse pour assister au sensationnel combat, des paris énormes sont engagés.



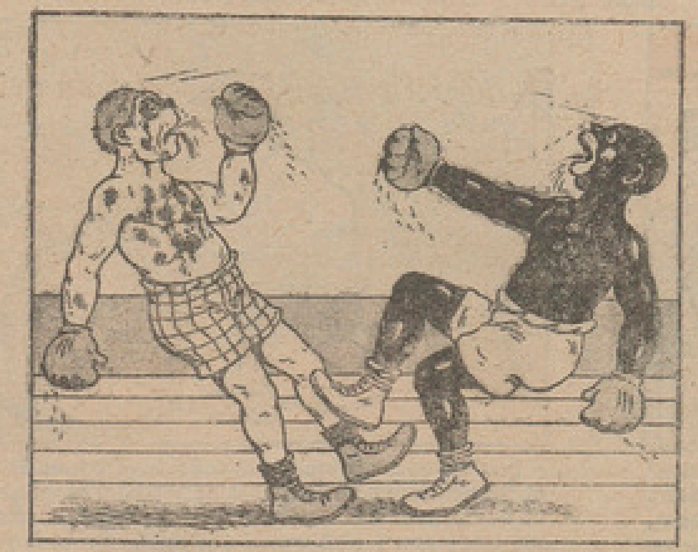
Jack Tappefort se présente en excellent état et Jim Bamboula est en parfaite condition. Le combat commence, les deux adversaires attaquent avec vigueur.



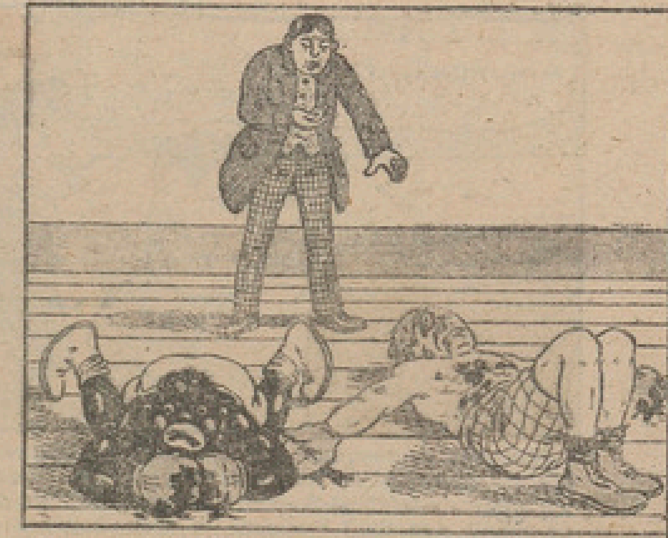
A la seconde reprise, Jim Bamboula est couvert de bleus et Jack Tappefort de noirs.



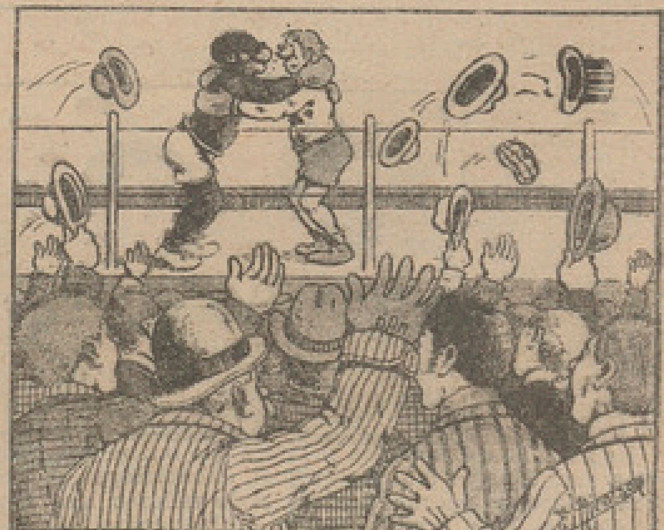
Le combat est acharné. Jim Bamboula se trouve débarrassé d'une demi-douzaine de dents et Jack Tappefort a le nez écrasé. Le duel devient terrible, les deux boxeurs frappent comme des sourds et ne se lassent pas.



Soudain, Jim Bamboula est atteint au creux de l'estomac d'un terrible *direct*, tandis que Jack Tappefort reçoit au même instant sur la mâchoire un coup à assommer un bœuf. Les deux combattants roulent à terre en même temps.

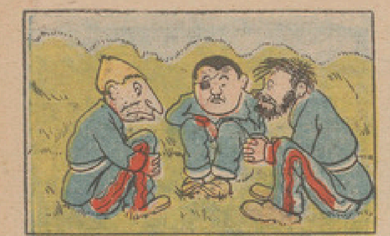


Un! deux! trois! quatre!... l'arbitre compte à haute voix les dix secondes réglementaires. Jim Bamboula et Jack Tappefort à moitié morts ne se relèvent pas dans les délais fixés. Les combattants sont tous deux *knock out*.



Les deux champions sont déclarés vainqueurs puisque chacun a tombé son adversaire en même temps. L'honneur est satisfait. Enchantés du résultat, Jim Bamboula et Jack Tappefort qui ont enfin repris leurs sens, se donnent l'accolade Hip! hip! hourra! pour les deux invincibles champions.

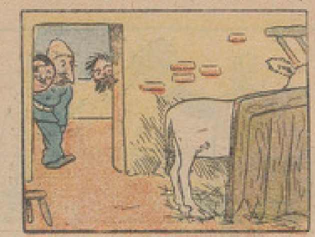
LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS, OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD



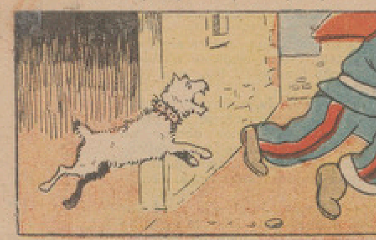
Étant parvenus non sans peine à sortir de la roulotte dans laquelle ils avaient été enfermés au milieu de l'étang, Croquignol, Ribouldingue et Filochard avaient été obligés de gagner la terre ferme à la nage; ils durent s'étaler au soleil pour sécher leurs vêtements, n'en ayant pas d'autres de rechange : « Pour une tuile, ça c'est une tuile, murmura Ribouldingue une fois sorti de l'eau. Dire qu'on avait tout c'qui fallait, qu'il n'y avait qu'à s'laisser vivre, et qu'à présent nous v'là sans l'sou, sans rien! »



Effectivement, les trois amis avaient tout perdu dans leur dernière aventure et il fallait cependant boulotter, c'était indispensable. Furieux d'avoir été victimes de leurs agissements, les Pieds Nickelés avaient voué aux paysans une haine féroce et, loin de profiter de la leçon qu'ils avaient reçue, ils résolurent plus que jamais de vivre aux dépens des *sales cambroussiens*, et de les dévaliser de plus belle.



Ayant pénétré dans la ferme du père Goupillot, Croquignol, Ribouldingue et Filochard se dirigèrent vers l'étable dans laquelle était attaché un petit veau. Immédiatement, la *bande* décida de s'emparer de l'animal. c'était un beau coup à faire, il ne fallait pas le manquer. Justement, tout le monde était aux champs, l'opération était facile. Tous trois pénétrent donc dans l'étable.



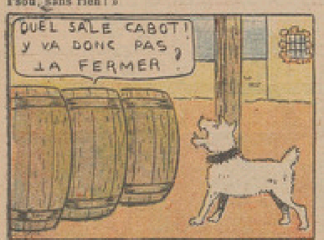
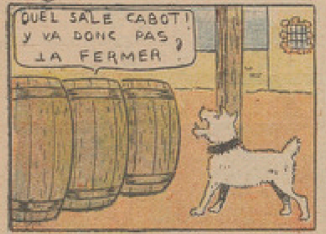
Mais à peine furent-ils entrés que Turc, le chien de garde, qui roupillait dans un coin, se réveilla en les entendant et leur sauta aux mollets. Croquignol, Ribouldingue et Filochard, n'ayant nullement envie de se laisser enlever un *beefsteak* par le trop vigilant cabot, prirent la poudre d'escampette.



Le chien se mit à leurs trousses et allait infailliblement les rejoindre, quand ils virent sous un hangar trois tonneaux : c'était leur seule planche de salut! En un clin d'œil, et avec une agilité surprenante, ils disparurent tous les trois, chacun dans un tonneau!



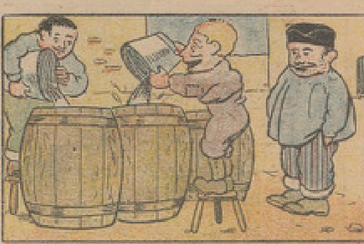
Mais le fermier, qui rentrait justement, entendit son chien qui aboyait furieusement, et devinant qu'il y avait quelque chose d'insolite, il écouta d'où venait le bruit. S'étant avancé du côté du hangar, il vit Turc qui aboyait de plus belle, et se demanda ce que cela signifiait.

Le cabot ne quittait pas de l'œil les trois tonneaux et continuait à aboyer de plus en plus fort. « Quel sale cabot, murmura tout bas Croquignol, il va nous faire pincer! si y s'débine pas, on va sûrement s'apercevoir de notre présence. » Effectivement, le père Goupillot n'eut pas de mal à découvrir les trois gredins, grâce à Turc.



Immédiatement, il appela les gens de la ferme qui revenaient justement des champs et ceux-ci, armés de triques et de fourches, se ruèrent sur les tonneaux, et passèrent une *pilée* en règle aux infortunés Pieds Nickelés. « Enfin! on en tient trois, s'écria le père Goupillot, tant pis pour eux, y a assez longtemps qu'on m'chipe mes poules et mes lapins, ceux-là vont payer pour les autres. »



Après avoir *rossé* d'importance les trois filous, ils versèrent dans chaque tonneau le contenu de plusieurs seaux d'eau, afin de leur rafraîchir les idées. Ah! mes gaillards, attendez un peu, vous n'avez pas fini, » dit le fermier, heureux de pouvoir prendre sa revanche.



En effet, Croquignol, Filochard et Ribouldingue n'étaient pas au bout de leurs peines. Après avoir été copieusement arrosés, ils furent enfermés dans leurs tonneaux à l'aide d'un couvercle qu'un gars de la ferme cloua solidement. Puis le fermier et ses gens se retirèrent. « Bonsoir, les amis, à demain! » lança, goguenard, le père Goupillot.



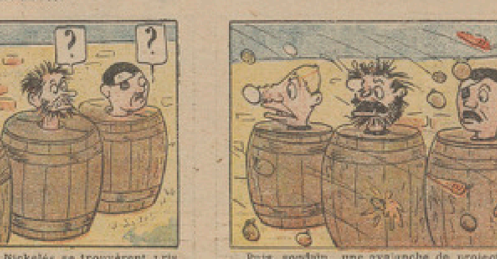
Ribouldingue et ses deux compagnons furent laissés toute la nuit enfermés dans leur étroite prison. Vermoulus, brisés, à moitié noyés, les trois malheureux eurent le temps de se livrer à d'amères réflexions jusqu'au lendemain matin, car dans la position dans laquelle ils se trouvaient, il leur était impossible de fermer l'œil.



Le lendemain matin, Croquignol, Ribouldingue et Filochard, entendirent quelqu'un qui déclouait les couvercles de leurs tonneaux. « Enfin! chouette, on va tout d'même nous relâcher! c'est pas dommage, j'commence à en avoir assez d'être là dedans, » soupira Croquignol. Mais, hélas! il se trompait, car si on enlevait le couvercle de leur prison, ce n'était pas pour leur donner la clef des champs au contraire.



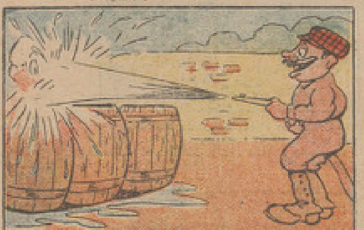
Ils furent obligés de rester dans leur tonneau, et durent se contenter de sortir seulement la tête, sur l'ordre des gens de la ferme qui leur passèrent autour du cou un autre couvercle coupé en deux dont le milieu formait un trou. Ces couvercles furent cloués à la place des premiers.



Et les Trois Pieds Nickelés se trouvèrent pris dans une sorte de cangue. Croquignol, Filochard et Ribouldingue demandèrent pourquoi on les affublait de ce genre de faux-col, ils ne tardèrent pas à être renseignés à ce sujet. Les tonneaux furent placés au pied d'un mur, tandis que les gens de la ferme allèrent se poster à quelques mètres de là.



Puis, soudain, une avalanche de projectiles divers s'abattit sur les infortunés prisonniers. Dame! les distractions sont rares à la campagne, et les *gars* avaient eu l'idée d'installer un jeu de massacre, dont Croquignol et ses dignes amis firent tous les frais. « Allez-y, tapez dans l'tas! Pan dans l'œil! pan sur le pif! » Et les pommes, carottes, œufs pourris, de pleuvoir avec rage.



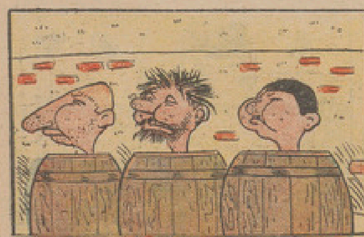
Après le jeu de massacre, le personnel de la ferme changea de divertissement, et comme les trois *guignols* avaient la figure plutôt sale, rapport aux projectiles qu'ils avaient été obligés de recevoir sans broncher, les *joyeux paysans* s'amusèrent à les débarbouiller à l'aide d'un tuyau d'arrosage. Croquignol, Ribouldingue et Filochard, impuissants, furent bien forcés d'accepter cette douche, comme le reste, sans rouspéter.



Quand ces jeux furent terminés, le père Goupillot s'approcha d'eux tenant sous un bras un pot de mélasse et de l'autre un pinceau, avec lequel il leur barbouilla la figure. Tout le contenu du pot y passa. (Oh! les gourmands!)



Quand cette petite opération fut terminée, tout le monde s'en alla, laissant les trois *têtes à massacre*, au pied du mur dans leurs tonneaux. Quelques mouches, attirées par la mélasse, vinrent se poser sur le nez des membres de la *bande*, puis d'autres vinrent les imiter. Le nombre des mouches augmenta bientôt, et au bout de quelques minutes, ce fut par milliers qu'elles vinrent se régaler avec la mélasse et tourmenter les infortunés.



L'essaim bourdonnant ne se retira que lorsqu'il ne resta plus rien dans *le plat*. Croquignol, Ribouldingue et Filochard étaient méconnaissables et la mélasse leur avait réellement bien profité, car ils avaient engraissé d'une façon étonnante, ils avaient de si grosses joues qu'on ne leur voyait plus les yeux! Y a pas à dire, on les soignait bien.



Quelques heures plus tard, le fermier leur fit retirer *leurs faux-cols* et ils furent de nouveau recloués dans les tonneaux. Qu'allait-il encore leur arriver? Comment, ce n'était pas fini? Vraiment ils commençaient à en avoir assez! (Il y avait de quoi!) Qu'est-ce qu'on allait encore leur faire?



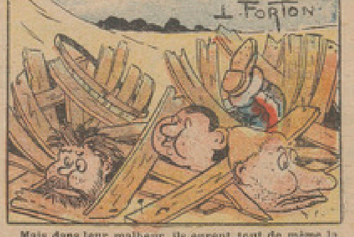
Peu après avoir été renfermés, Croquignol, Filochard et Ribouldingue se sentirent ballottés d'étrange façon, et devinèrent sans peine qu'on les roulait. En effet, les tonneaux furent roulés jusqu'à un endroit de la route, où celle-ci descendait en pente rapide.



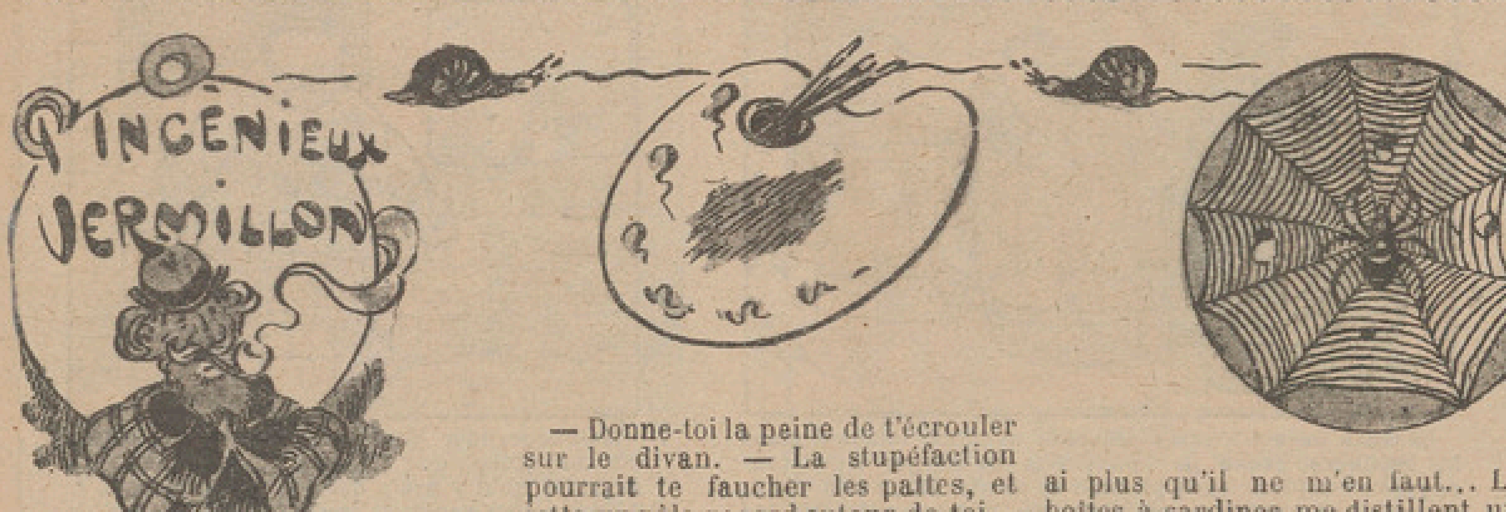
Alors, d'un vigoureux coup de pied, les trois tonneaux furent lancés l'un après l'autre, et descendirent à une allure vertigineuse. Les malheureux prisonniers au fond de leur barrique en attrapèrent le mal de mer. Les tonneaux filaient à plus de 120 à l'heure, et arrivèrent bientôt en bas de la côte.



A cet endroit, la route faisait le coude, et les trois tonneaux vinrent s'écraser avec fracas entre les rochers qui bordaient un des côtés du chemin. Le choc fut terrible, et Croquignol et ses deux acolytes crurent bien cette fois qu'ils allaient y passer.



Mais dans leur malheur, ils eurent tout de même la veine d'en être quittes pour une forte commotion, et purent constater qu'ils n'avaient encore rien de cassé cette fois-ci. Mais ils avaient payé cher leur visite au père Godillot, et ils n'avaient réellement pas eu de chance! Croquignol, Ribouldingue et Filochard avaient pris quelque chose pour *leur rhume*, et gardèrent longtemps le goût de la mélasse! *(A suivre.)*



C'était par un beau matin de mai. Une brise parfumée balayait au plafond d'azur des lambeaux d'ouate hydrophile et m'infusait dans les veines le fin sérum de la flemme, une flemme taille d'adulte.

Entre deux pipes, il me vint à l'idée d'aller serrer la pince à Vermillon, un barbouilleur de toiles qui perche tout là-bas, derrière l'Observatoire.

Au premier abord, Vermillon fait de l'effet, mais au second rabord il n'y a plus rien de fait. Son ciboulot en boule de rampe, son faux-col en celluloïd et sa cravate en papier toile n'en imposent à personne.

Quand je pénétrai dans son atelier, Vermillon vautré sur un laissé-pour-compte de la place Clichy, une peau de bique albinos qu'il s'obstine à prendre pour une fourrure d'ours blanc, culotait classiquement sa pipe Gambier en pourchassant, avec une plume de hareng-saur, une araignée



jouant à cache-cache dans les rainures du parquet.

— Comment va? fis-je.

— Comme la moitié d'un chien : sur deux pattes... et toi?

— Merci; ce ne sera rien que ça...

Ces banales salutations échangées :

— Je ne te dérange pas dans ton travail? demandai-je.

— Mon travail, s'esclaffait Vermillon, en rigolant comme une taupe à qui on essaye un lorgnon, mais tu tombes à pic pour y collaborer...Une de mes élèves se met en grève et ne veut rien savoir pour tisser sa toile... Tu vas m'aider à la rattraper.

— Tu apprivoises des araignées, maintenant? Mais tu tombes dans le gâtisme, vieux!

Sans daigner relever cette blessante allusion, Vermillon me dit :

— Donne-toi la peine de t'écrouler sur le divan. — La stupéfaction pourrait te faucher les pattes, et jette un pâle regard autour de toi...

Après l'avoir jeté, ce pâle regard, je jugeai que l'invite à m'asseoir était précaution utile. Aux quatre coins de l'atelier, des toiles d'araignées de grandes dimensions s'étageaient comme autant de vide-poches. Au long des quatre murs, des bataillons d'escargots livraient des assauts éperdus, cependant que la table et la cheminée étaient encombrées de boites à sardines éventrées...

Je tournai sur mon ami des yeux où l'ahurissement le disputait à la curiosité.

— Ça t'en calfeutre une fissure, hein? ricanait Vermillon; mais quand tu en sauras le motif, tu n'auras pas assez de couronnes de laurier à tremper dans ma sauce... Et d'abord as-tu regardé l'écriteau que j'ai fixé à ma porte avec des punaises cueillies au ras de mon bois de lit fer et cuivre? Non, n'est-ce pas? Je m'en étais douté...

Ce disant il ouvrait sa porte et je pouvais lire, sur un carton, en capitales de cinq centimètres :

VERMILLON, ARTISTE PINGRE,
PRIS DE RHUM

Vermillon continua, en aspirant de larges bouffées d'un tabac qui empestait le roussi.

— Oui, mon cher, je veux au prochain Salon envoyer un tableau de ma composition où tout me sera fourni par la nature. J'en ai assez d'être estampé par ces filous de commerçants... Mes toiles? Ces industrieuses araignées que j'apprivoise m'en approvisionneront. Mes pinceaux? avec les poils qui me poussent dans la main et les mèches de cheveux que je prélève, comme droit d'entrée sur les crinières des copains qui viennent me voir, j'en ai plus qu'il ne m'en faut... Les boites à sardines me distillent une huile incomparable! Quant aux couleurs, un exemple entre mille : les culots de ma pipe me procurent, par macération, une sépia sans rivale et imputrescible!... Est-ce trouvé, dis?

J'aborde la question du vernissage. Ah! vieux, c'est mon triom-




phe! Tu vois ces traînées d'escargots sur les murs... Trouve-moi un vernis qui leur soit comparable!

Je me sentais la face congestionnée. Une goutte de sang, telle une perle de corail se balançait au bout de mon nez. Vermillon se précipita un bol à la main.

— C'est la Providence qui t'envoie s'écriait-il. Vas-y, vieux, te gêne pas... Ah! le voilà bien le rouge de mes rêves!

Et tandis que goutte à goutte mon sang dégoulinait dans son bol, il continuait.

— Je ne t'ai pas encore parlé de mon tableau? Un sujet épatant et classique, s. v. p.! « Daniel dans la fosse aux gnons ». L'idée m'en est venue à la suite du passage à tabac dont on m'a régalé en ma qualité de « pris de rhum ».

L'hémorrhagie avait cessé, mais j'avais en retour la poitrine secouée par des quintes de toux.

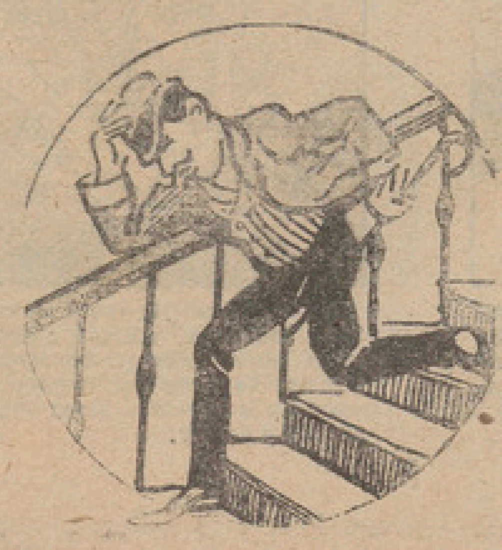
— Il n'y a pas d'bobo... je vois c'que c'est, dit il : j'aurai mélangé trop de cheveux à mon scaferlati...

Des cheveux dans son tabac! De terreur les miens se dressaient sur ma tête... Mes craintes n'étaient que trop fondées... Mon ami était fou!

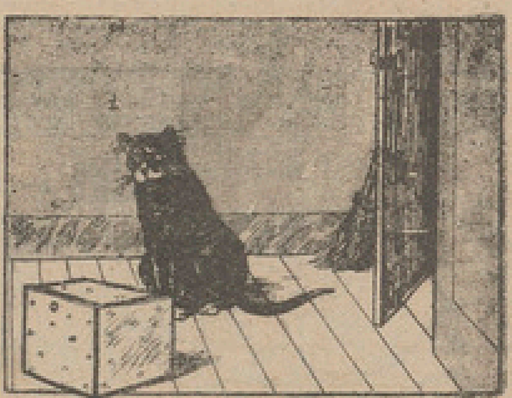
En deux bonds, le chapeau enfoncé d'un coup de poing, je me précipitai dans l'escalier obscur au risque de me rompre les os, cependant que Vermillon, accoudé sur la rampe toujours goguenard, s'excusait :

— Tu sais, Julot, j'te r'conduis pas, mais si tu te fais des « bleus » ou des « noirs », mets-les moi précieusement de côté...

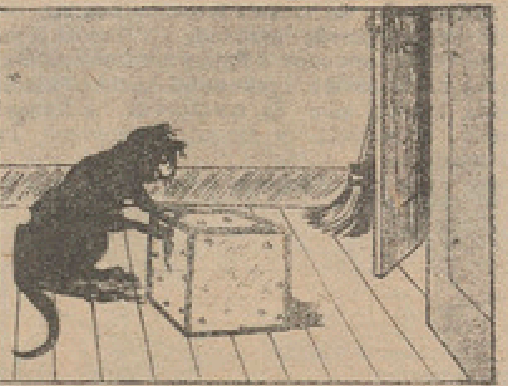
J. DE NAUSEROY.



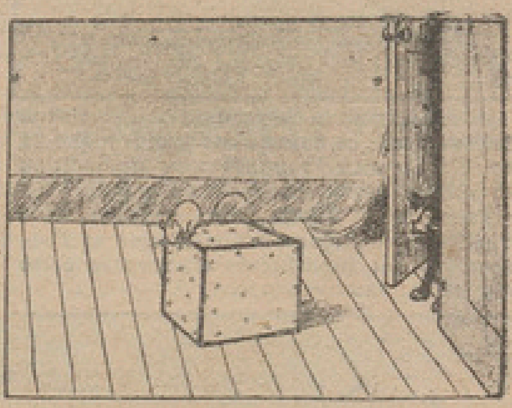
UN BON TRUC



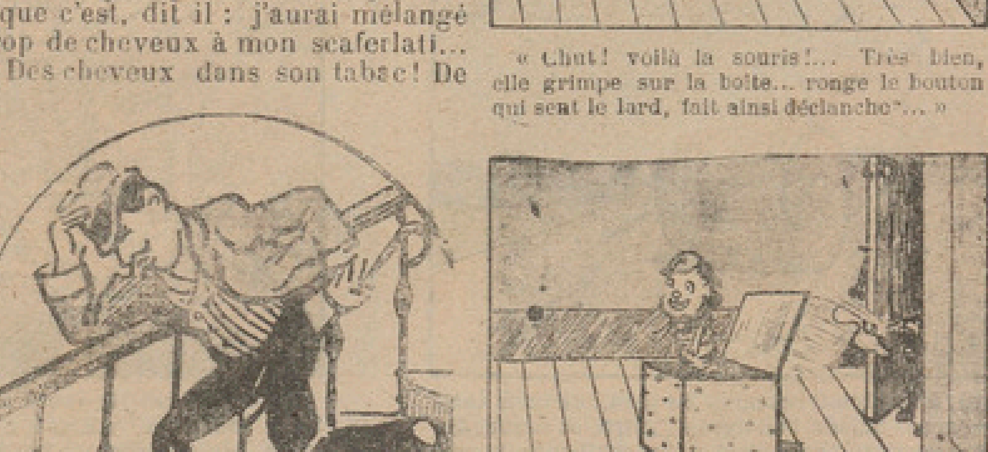
« Comment faire pour pincer cette souris maligne qui m'échappe sans cesse?... Ah! j'ai trouvé.. cette boite va me servir... »



« Graissons d'abord avec du lard le bouton qui sert à l'ouvrir... Là!... puis cachons-nous dans l'entre-bâillement de la porte... »

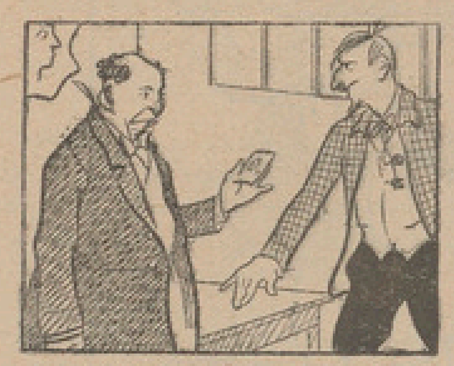


« Chut! voilà la souris!... Très bien, elle grimpe sur la boite... ronge le bouton qui sent le lard, fait ainsi déclancher... »

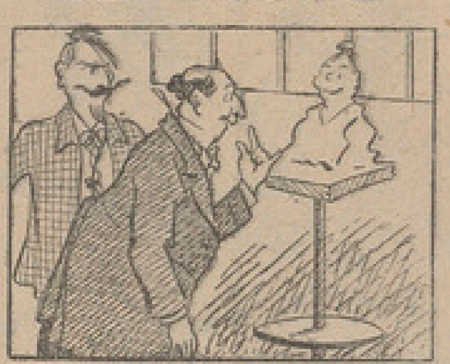


« ... subitement le ressort... J'attends la gueule ouverte la petite souris... le tour est joué! »

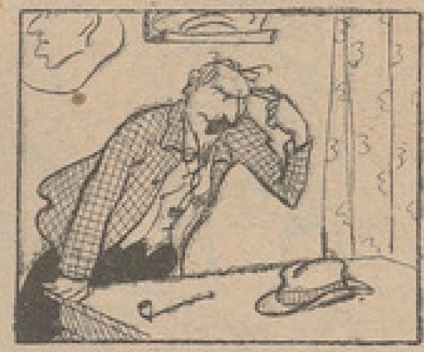
LE BUSTE



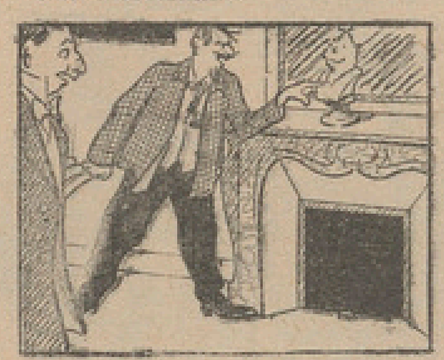
A l'occasion de la fête de sa femme, M. Brosadent vient demander au sculpteur Dumoulage de lui faire un petit buste d'après une photographie de Mme Brosadent.



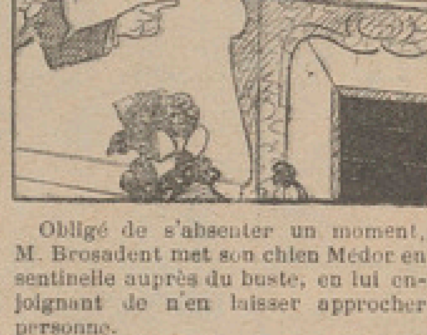
La semaine suivante, il vient voir le buste terminé, adresse ses compliments à l'artiste pour son œuvre et lui dit de l'exécuter en marbre, il le payera à la livraison.



« Impossible d'acheter du marbre, se dit Dumoulage; je n'ai pas un sou; cependant il faut absolument que je livre ce buste. Donc il s'agit de trouver un truc.



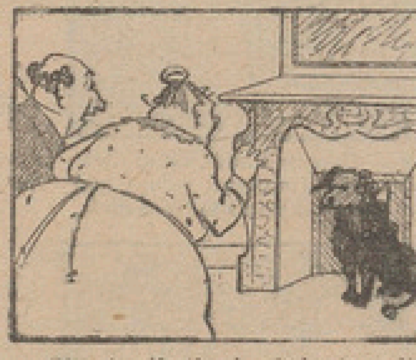
Huit jours plus tard, il arrive chez M. Brosadent, avec le buste, qu'il pose délicatement sur la cheminée; ensuite il s'en retourne joyeux avec son argent.



Obligé de s'absenter un moment, M. Brosadent met son chien Médor en sentinelle auprès du buste, en lui enjoignant de n'en laisser approcher personne.



De retour, il attend sa femme avec impatience. Enfin, la voilà! De suite il l'entraîne pour la surprise.



Oh! stupéfaction!... le buste a disparu!... cependant Médor est toujours là, assis gravement sur son train de derrière.

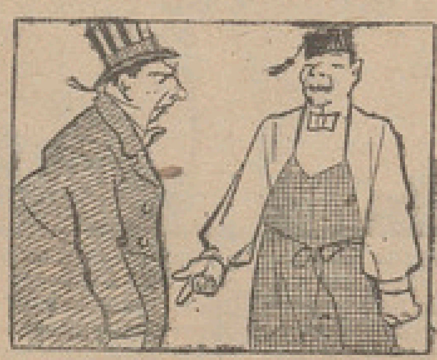
« On m'a volé! .. s'écrie Brosadent; cependant c'est impossible... Médor aurait aboyé... la bonne aurait entendu... voilà une affaire bien extraordinaire!...»



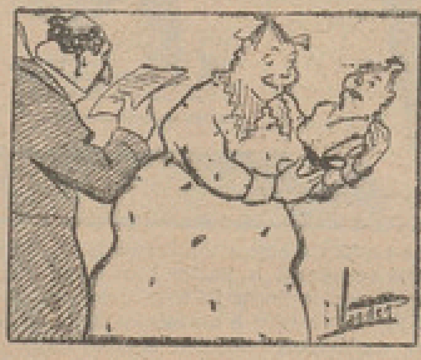
Tout à coup, Mme Brosadent s'écrie: « Voici un bout de mon nez!.. et fort ressemblant, qui était dans la crinière de Médor. » M. Brosadent s'en empare, l'examine, puis s'exclamant: « Ce n'est pas du marbre! c'est du sucre!... gredin de sculpteur!.. »



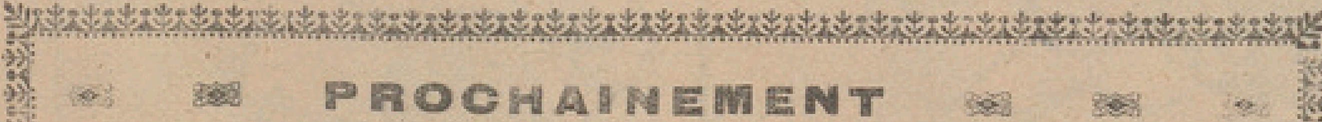
« Oui, mon buste était en sucre, dit Mme Brosadent; et Médor l'a mangé!.. donne-lui mon nez pour voir. » En effet, Médor prouve sa culpabilité en avalant le nez de sa maîtresse avec délices.

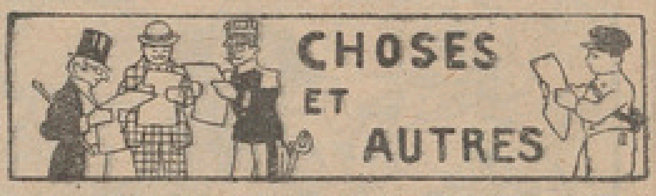


Le lendemain M. Brosadent se rend au domicile de Dumoulage, mais le concierge lui dit qu'il est déménagé de la veille. Il s'en retourne furieux.



Huit jours après, il reçoit le buste en marbre véritable, avec une lettre de Dumoulage, qui le prie de l'excuser pour le premier buste (sculpté dans un pain de sucre), supercherie qu'il n'aurait pas été obligé de commettre s'il l'avait payé d'avance.





UN REPAS CHEZ LES HOVAS.

Autre fois, les banquets malgaches duraient des heures et le nombre des mets servis confondrait l'imagination.

Quoique ces repas se soient un peu francisés depuis la conquête, ils sont loin d'être frugals, et nous donnons à titre de curiosité le menu d'un dîner offert par un grand personnage hova,



il y a quelque temps, à un notable français:

INDICATEUR DES METS

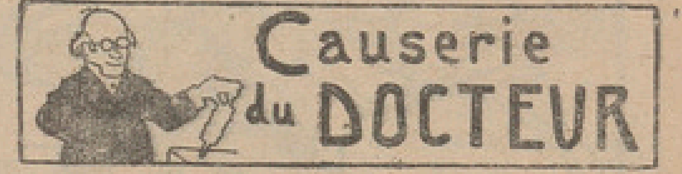
Potage délicieux
Rissoles à la Mongol
Giboulettes à la pernod
Engelet (cochon de lait) au macaroni
Salmis de canards
Crépinette au farci
Rôti de dinde
Riz au Cary
Pommes de terre à la maître d'hôtel
Tarte à la crème
Papillotes
Plum pudding
Petits fours
Vins — Café — Liqueurs.

Croyez-vous qu'il soit possible de s'ingurgiter de tous les plats? Et songez qu'il faut prendre de tous au risque d'encourir la colère de son hôte. Moi j'aurais certainement rempli mes poches.



CRÈME DE VANILLE

Faire infuser pendant un jour dans un litre d'alcool à 90 degrés, 2 gousses de vanilles coupées en morceaux. D'autre part faire fondre 1 kilog de sucre à l'infusion de vanille. Laisser reposer 1 jour et filtrez.



Pour faire disparaître les pellicules.

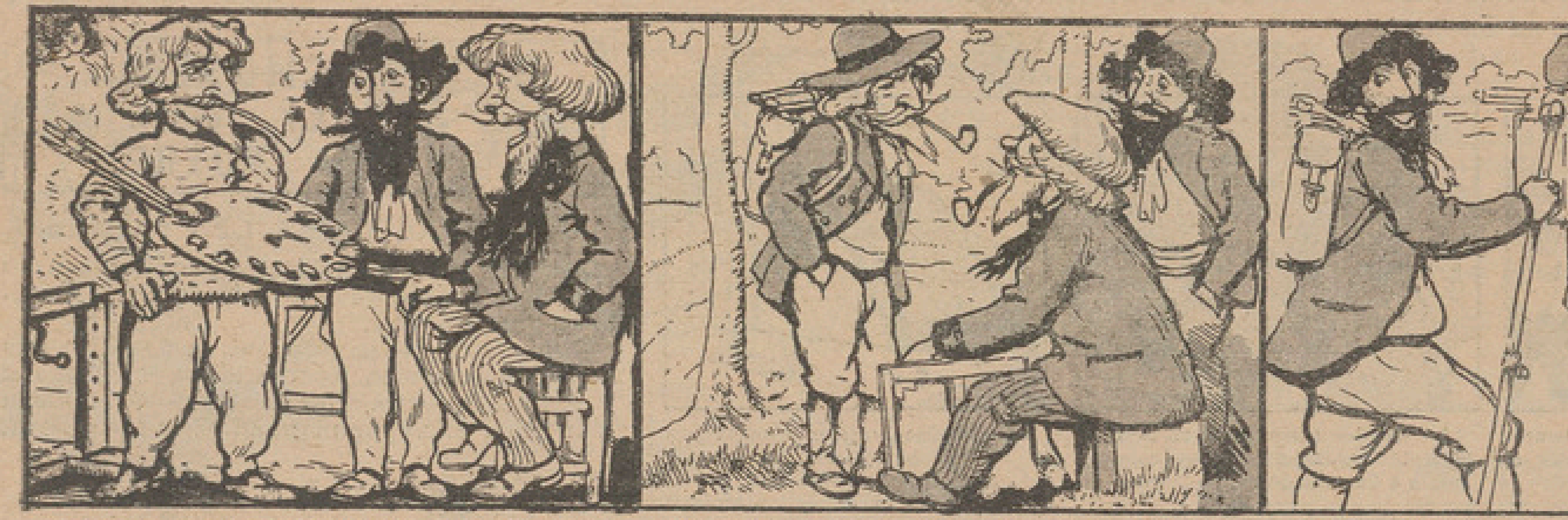
Voici une formule bien simple et vite faite:
Mélanger:

Alcool camphré..........	100 grammes.
Essence de térébenthine.	45 grammes.
Ammoniaque liquide pure	8 grammes.

Frotter doucement le cuir chevelu; puis cesser après 4 ou 5 frictions, et alterner avec Ether de pétrole. Ce dernier est très dangereux; avoir soin de se mettre loin du feu ou de la lampe. Demander chez le pharmacien de l'éther de pétrole officinal.

Pour ce dernier produit il est préférable de ne pas frotter le cuir chevelu, mais de le passer doucement sur la tête.

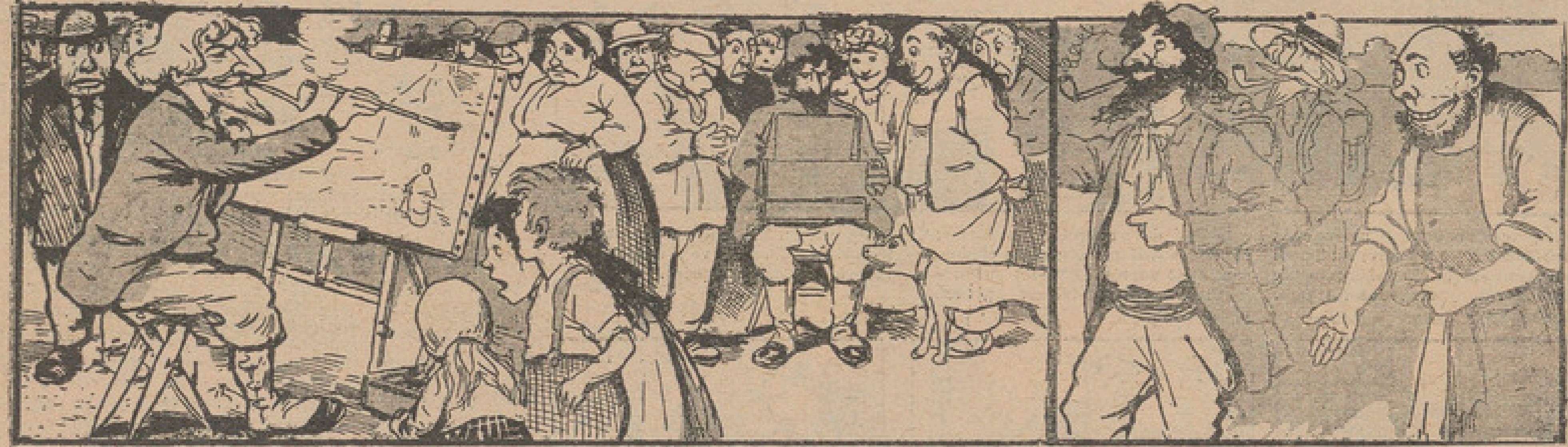
LE VOYAGE DE RAPINEAU ET Cie



Trois joyeux rapins de Montmartre, riches d'espérance et de gloire, mais très pauvres d'écus, résolurent, par un beau matin de printemps, d'aller faire une bonne balade à la campagne.

Ils se mirent en route, chargés de leur attirail de peinture, et firent le voyage à pied pour ne pas enrichir les compagnies de chemin de fer... et pour cause! ils possédaient en commun 3 fr. 75.

Ils arrivèrent ainsi en vue du village d'Onamalplumet, situé dans l'intérieur des terres, harassés de fatigue et mourants de faim.



Ils s'installèrent avec force cérémonies sur la place du village et commencèrent une étude de la ferme à Jean-Pierre et de la vache à Colas, tandis que les badauds, ahuris et pleins d'admiration, faisaient autour d'eux un cercle bavard et importun.

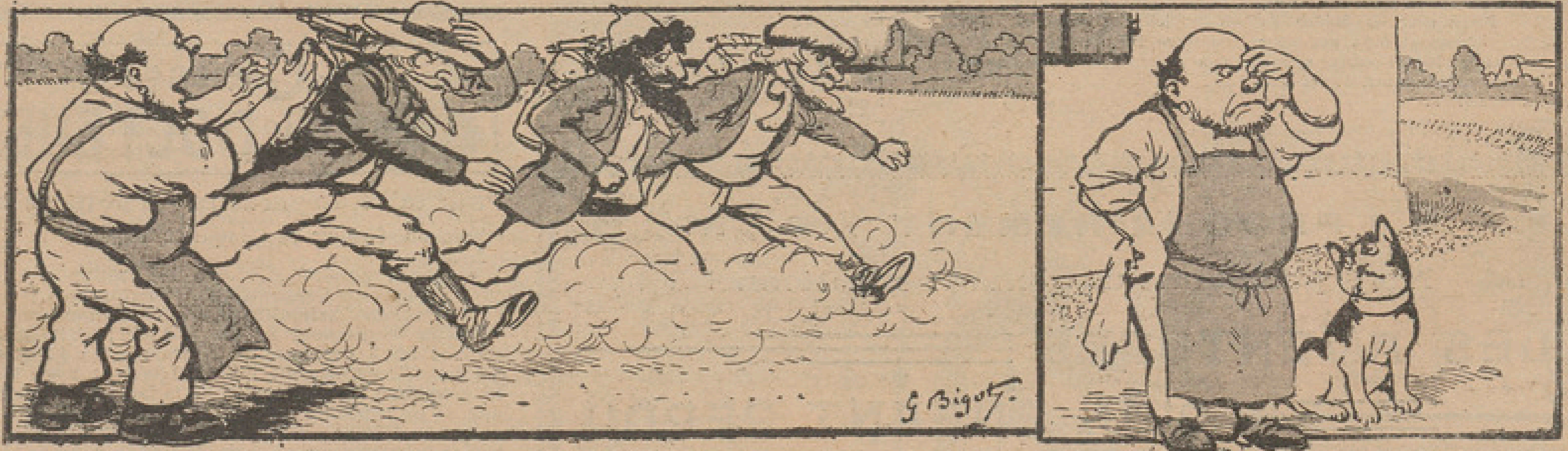
Lorsque de leurs estomacs sonnèrent midi, ils se dirigèrent d'un pas majestueux vers l'auberge, salués par l'hôtelier, ravi de servir des étrangers pleins de distinction.



Les rapins se firent préparer des mets succulents, le poulet rôti succéda à la savoureuse omelette, le tout arrosé de vins généreux.

Le quart d'heure de Rabelais sonna enfin et les trois amis se mirent à parler tous à la fois. « C'est moi qui paye, » déclarèrent-ils tous avec emphase et homogénéité et ils se livrèrent à un assaut de générosité et de courtoisie, qui éblouit l'hôtelier comme le cliquetis des fleurets.

« Puisque nous ne pouvons nous entendre, déclara tout à coup Sidi Kakaouett l'homme au *fez*, il faut *courir* le dîner. Trace un but devant ta porte, brave hôtelier, nous allons courir jusqu'à la gare et le premier qui sera de retour payera nos sardanapalesques agapes.



L'hôtelier, ébloui et médusé, frappa dans ses mains : un, deux, trois, pour donner le signal du départ, et nos trois larrons détalèrent à toutes jambes... Ils courent encore!!

L'hôtelier, trouvant que les Parisiens ont vraiment de l'esprit, les regarda tant qu'il put les voir. L'histoire dit qu'il les attend encore!

ANECDOTES

Excellente raison.

M. de B... rentrait l'autre soir, du bal de l'ambassade de Russie. Sur un fauteuil, dans son cabinet de travail, il trouve son valet de chambre gris comme trois pochards, et qui ronflait à faire réveiller un mort. M. de B... le secoue énergiquement, puis d'une voix sévère :



— Mais, malheureux ! tu n'as pas honte, si on te ramassait dans la rue et dans cet état-là ?

Alors sans se troubler :

— Qu'est-ce que ça fait? répondit le valet. J'ai toujours des cartes de visite de monsieur sur moi !

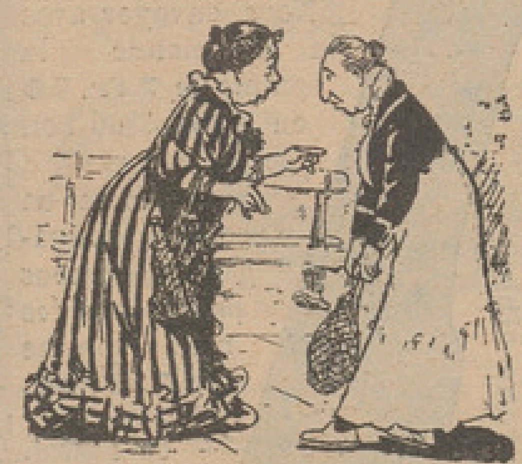
Une vraie veine.

Deux accortes commères s'abordent au coin du boulevard :

— Savez-vous la nouvelle, m'ame Pocheté?

— Mais non, quoi donc qu'cest, m'ame Bouillotte?

— Vous savez Zéphire, votre ancienne voisine...



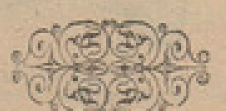
— Oui, ben quoi?

— Elle est advenue rentière, comme ça tout d'un coup !

— Ah bah!

— C'est comme je vous le dis; son pauvre homme a z'été tué dans un accident de chemin de fer et on lui a donné quinze mille francs!

— C'est-y Dieu possible!... on dira ce qu'on voudra; mais y a des femmes qui ont trop de chance sur c'te terre!



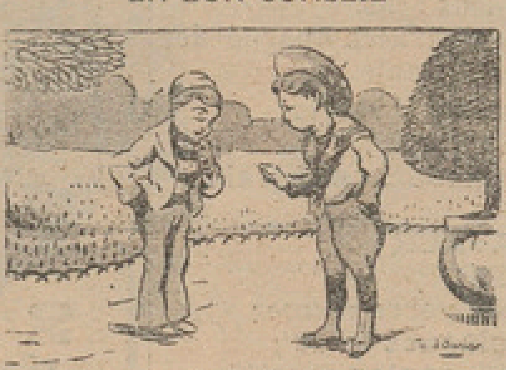


— Infirme comme vous l'êtes, vous pourriez être attaqué; aussi, je vous conseillerai vivement de ne sortir le soir que muni d'un revolver.



— Tenez, je ne discute plus avec vous, vous êtes bête comme vos pied«!...

UN BON CONSEIL



— Je suis ruiné, j'ai prêté dix sous à Georgette pour s'acheter une tirelire, et elle ne me les a pas encore rendus!...

— Mon vieux, crois-moi... faut jamais prêter d'argent aux femmes!



— Qu'est-ce que tu fais là, vaurien?

— J'essayai de remettre dans l'arbre une pomme qui était tombée, monsieur le garde.

ANECDOTES

A menteur, menteur et demi.

Un Bordelais voulut un jour étonner un de ses amis de Marseille par un récit extraordinaire; mais, hélas! ce n'était pas chose facile que d'inventer un récit mirifique auquel le Marseillais n'aurait rien eu à ajouter. Enfin, il essaya d'être plus... menteur que celui-ci, et lui raconta une aventure de natation dont il n'osa cependant pas se dire le héros; mais il affirma avoir été témoin de l'aventure.



— C'était, commença-t-il à New-York, où je m'embarquais sur un steamer qui partait pour la France. Je me promenais sur le pont, la mer était d'huile et tout alla bien jusqu'à ce que la ville ne fut plus visible à l'œil nu. Tout-à-coup, un homme, quittant sa veste et ses souliers, s'élança à la mer et se mit à nager vigoureusement. On lança des bouées; mais il cria « au revoir » au capitaine, disant qu'il arriverait avant lui au Havre.

En effet, en moins d'une heure nous ne l'apercevions déjà plus, et plus d'un pensa qu'il serait bientôt noyé ou happé par quelque requin.

En arrivant au Havre nous vîmes un homme debout sur la jetée brandissant son chapeau; c'était lui, le nageur intrépide, qui avait eu le temps de faire un bon déjeuner et qui venait attendre son bateau en retard sur lui de 4 heures.

— Tu as vu cela? interroge le Marseillais, qui jusqu'ici avait écouté impassible.

— Eh! oui! puisque je viens de te le dire.

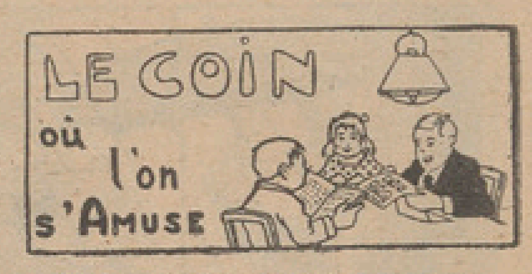
— Tu peux le jurer?

— Té! je le jure.

— Eh bien, mon vieux, chaque fois que j'ai raconté cette histoire, on m'a répondu que c'était une blague... Le monsieur du paquebot qui s'élança à la mer, c'était moi!!!

Tête du Marseillais!





SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 24

ENIGME. — Pot.
CHARADE. — Rhinocéros.
CASSE-TÊTE. — Alexandre, Vital.
LOGOGRIPHE. — Trac, Trace, Traças.
MOTS CARRÉS. —

L O I R
O R D O
I D E M
R O M E

1er CALEMBOUR. — Souffleter sa patronne sur un moment de colère.

2e CALEMBOUR. — La sangsue.

RÉBUS — César. Napoléon, Charlemagne

Enigme.

Je suis l'ami du pot au feu
Car, à nous deux, on se complète.
Avec de l'eau que l'on me mette
Et je rafraîchirai un peu.
Du soleil, pour nous abriter,
Mes tiges sachez apprêter.

Charade.

Mon premier ne fait pas du bien,
Mon second un peintre français (1780-1867).
Mon tout tomberait d'une pichenette.

Casse-tête.

(Dans ces lettres trouvez deux prénoms)

a a e e e i i l l n r s v x

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : Je suis amer.
Ajoutez-m'en deux : J'amuse les garçons.
Ajoutez-m'en trois : Je suis une petite monnaie.
Ajoutez-m'en quatre : Je suis une monnaie fantastique.

Mots carrés.

1. Fruit fortifiant.
2. Ville d'Algérie.
3. Mammifère ruminant.
4. Un canard.

Calembours.

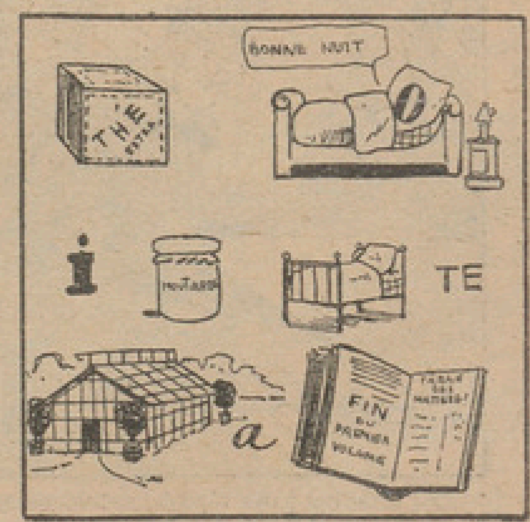
— Quel est le comble du « dégoût de la vie » pour un médecin-major?

— Pourquoi deux époux, dont l'un s'appelle Louis et l'autre s'appelle Claire sont-ils dans l'impossibilité de divorcer?

(Solutions dans le prochain numéro)

RÉBUS

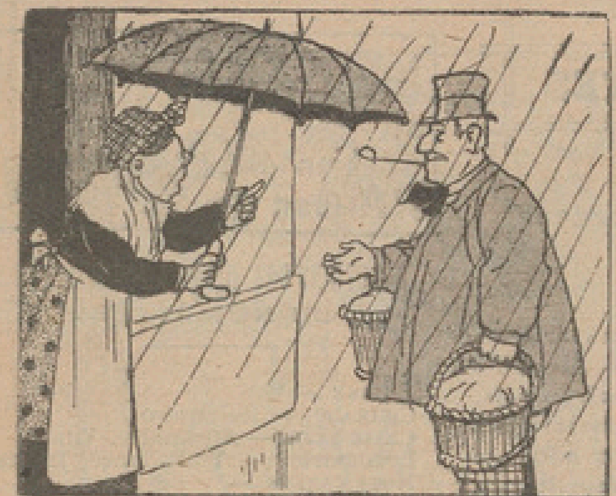
Trouver trois prénoms.



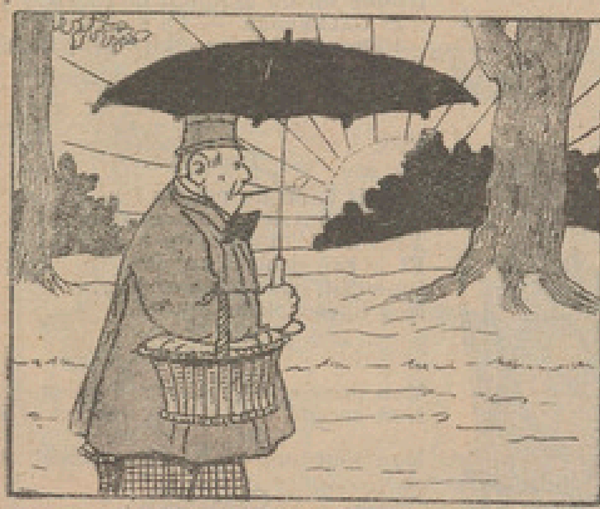
Solution dans le prochain numéro

LES FINESSES DU MÉNAGE RIFLANDOUILLE

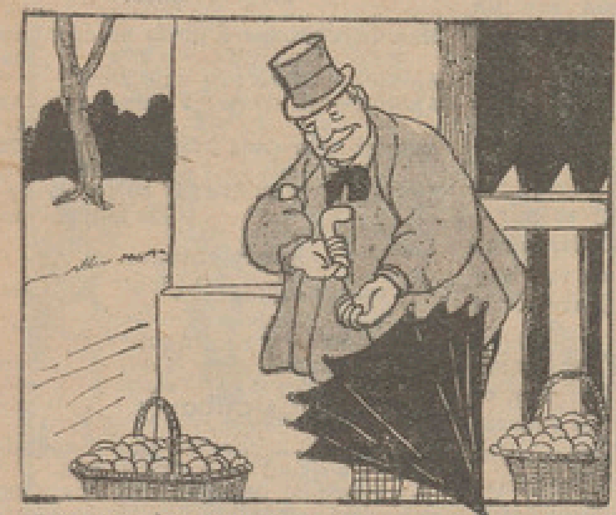
LE PARAPLUIE



Eustache va au village, chez un maraîcher échanger deux paniers de beurre contre des pommes de terre. Comme il pleut et qu'il a les deux mains occupées, sa femme lui ouvre et lui donne un parapluie.



Eustache s'en va, son panier au bras et son parapluie ouvert à la main, cinq minutes plus tard, la pluie s'arrête et il marche une heure en plein soleil, parapluie grand ouvert, trop embarrassé pour pouvoir le fermer.

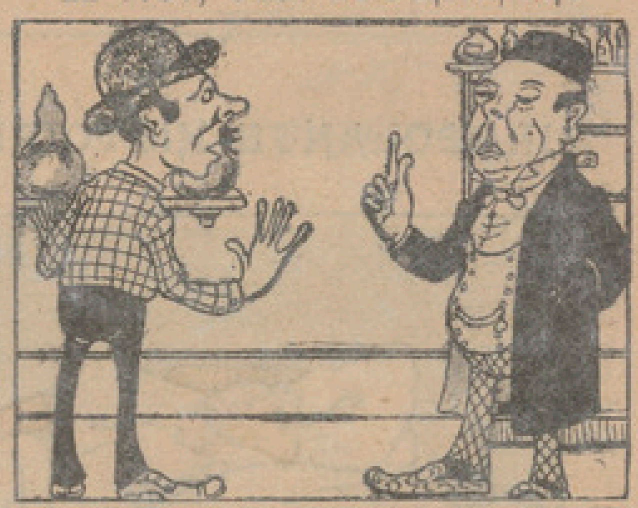


Ayant fait l'échange de son beurre, notre ami prend la précaution puisqu'il fait beau de refermer le parapluie, et le mettant sous son bras il prend ses paniers et retourne chez lui.



Cinq minutes plus tard, le soleil se cache, un orage se déchaîne, et Eustache, trop embarrassé pour ouvrir son parapluie finit son chemin sous une pluie torrentielle.

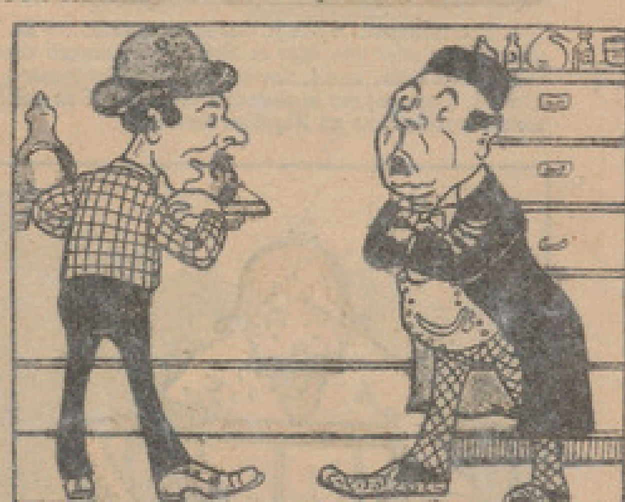
LE TOUT, C'EST DE S'ENTENDRE



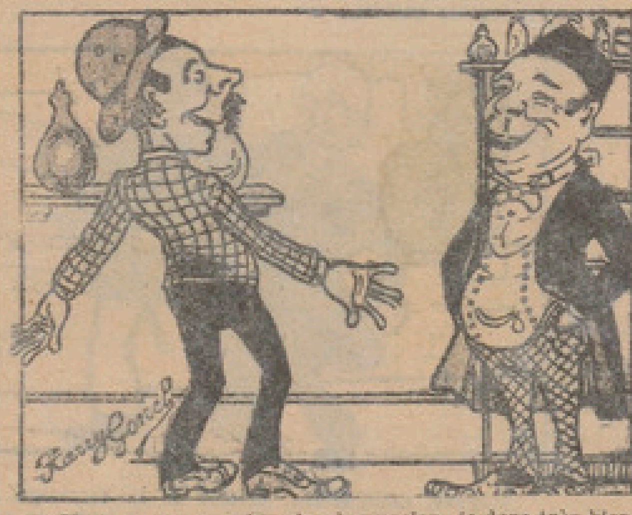
« Monsieur le pharmacien, je ne peux pas dormir, alors je viens voir si vous n'auriez pas quelque chose à m'indiquer comme remède? — C'est bien simple, un peu de pilules d'opium vous fera passer vos insomnies. »



« Je viens vous revoir, j'ai pris des pilules d'opium, ça ne m'a rien fait du tout, je ne peux toujours pas dormir. — Alors, prenez chaque soir quatre gouttes de laudanum, c'est souverain contre le manque de sommeil. »

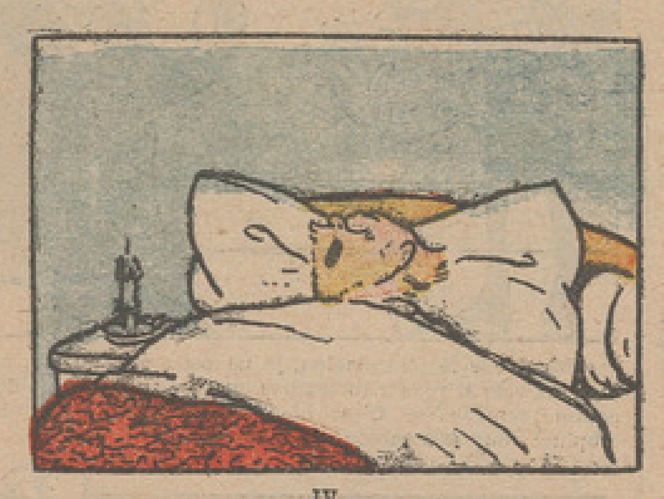


« C'est encore moi, je peux de moins en moins dormir, votre laudanum n'a pas fait plus d'effet qu'un cautère sur une jambe de bois. — C'est curieux! — Dites donc, c'est peut-être que vos drogues sont frelatées. — Vous saurez que tout ici est de première qualité, enfin essayez du pavot ou du chloral. »



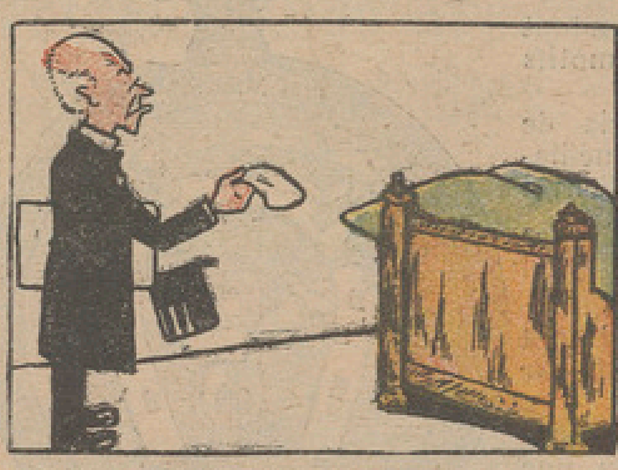
« Vous savez, monsieur le pharmacien, je dors très bien maintenant, mais ce n'est pas grâce à vos remèdes. J'ai simplement été acheter une boite d'insecticide, car j'avais oublié de vous dire que j'avais des punaises. »

MIROBOLANTE HISTOIRE D'ATHANASE GROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite)*

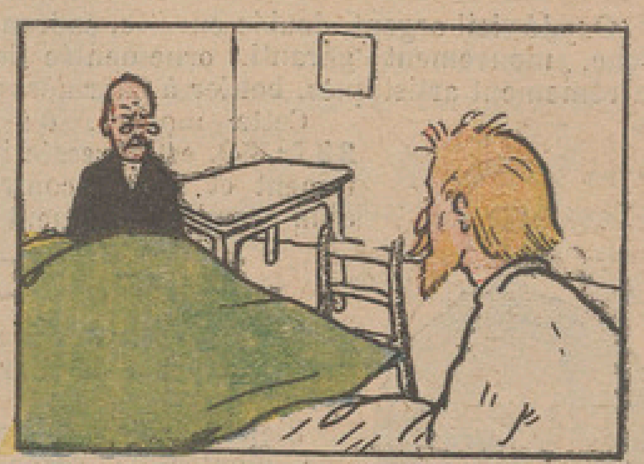


IV
LA PENDULE

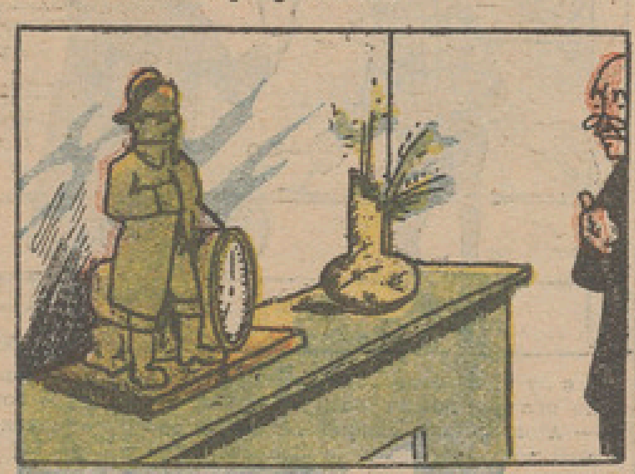
Ayant, grâce à leur séance de spiritisme, déménagé sans bourse délier, Athanase Grovert s'installa dans une maison meublée... Ses copains Diapason et Sennet logeaient dans la même maison à l'étage supérieur... Ce jour-là, Athanase dormait à poings fermés...



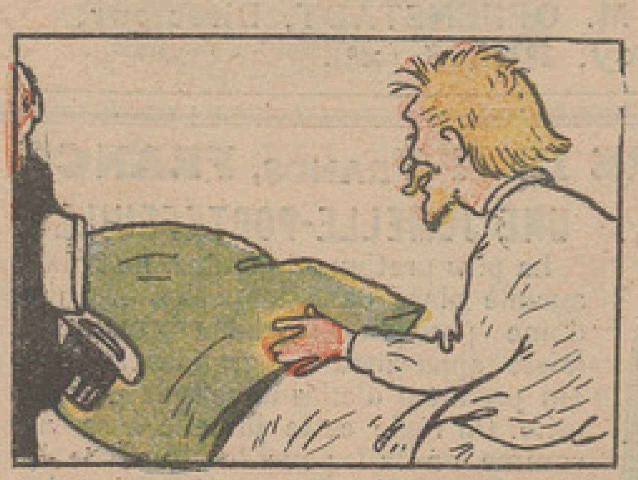
...lorsqu'on frappa bruyamment à la porte... « Entrez ! » cria le rapin... La silhouette d'un monsieur tout de noir vêtu apparut... « Je suis maître Rapineau, huissier, et je viens à la requête de Mme Jambon, marchande de vins, opérer une saisie chez vous... »



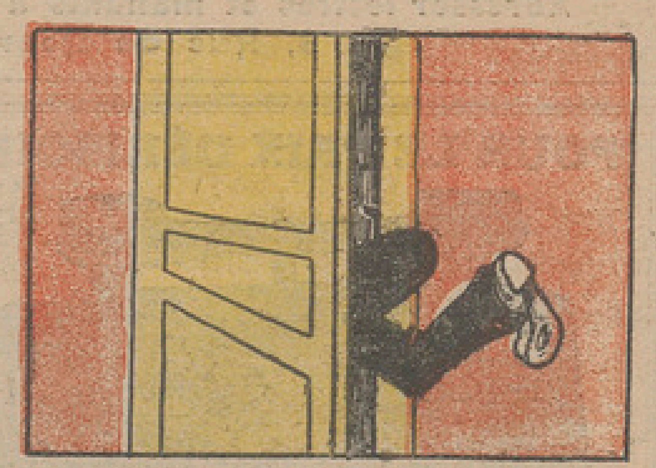
Athanase se souvenait maintenant de tous les billets souscrits à la gargottière chez laquelle il avait mangé pendant six mois, billets demeurés impayés... « Mme Jambon, dit-il, en se levant sur son séant, serait payée intégralement, monsieur, si j'avais l'heur de posséder le moindre sou.... »



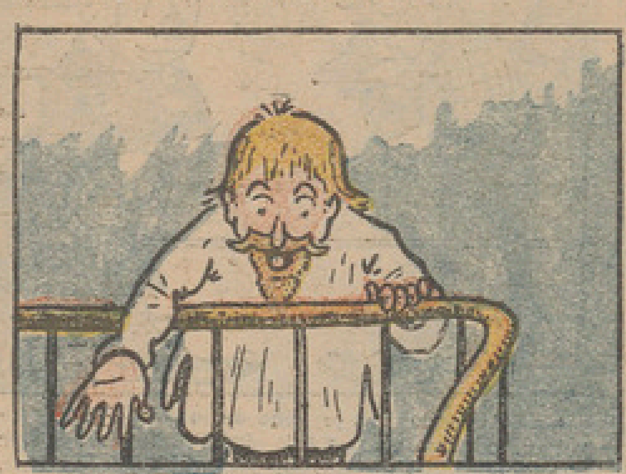
« Parfaitement... alors je vois instrumenter... » Et ce disant, l'huissier jeta dans la chambre un regard circulaire... Une table. un lit, une chaise, objets insaisissables... Soudain il aperçut sur la cheminée une pendule en simili-bronze représentant un Napoléon rêveur...



« Je ferai vendre cette pendule !... » Athanase se tordait et allait répliquer... « Je loge en meublé, le savez-vous ?... Mais il se retint et dit : « Cette pendule, monsieur... Ah ! vraiment, vous feriez vendre cette pendule ? Eh bien ! soit, enlevez la pendule !... »



Fier de ne pas se retirer bredouille, l'huissier Rapineau empoigna le Napoléon et se précipita dans l'escalier... Mais il n'avait pas descendu six marches qu'une clameur retentit. « Au voleur !... au voleur !... »



C'était Athanase Grovert en chemise qui, par-dessus la rampe, hurlait comme un fou... Des portes s'ouvrirent à tous les étages... Des hommes en caleçon se précipitaient, des femmes criaient..



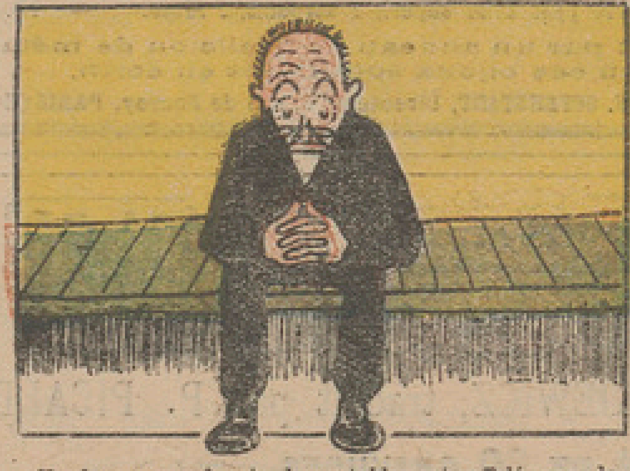
Et Athanase braillait toujours... « Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! » La concierge-propriétaire s'était précipitée et, apercevant l'huissier avec la pendule sous le bras, ferma la porte d'entrée et courut chercher un agent...



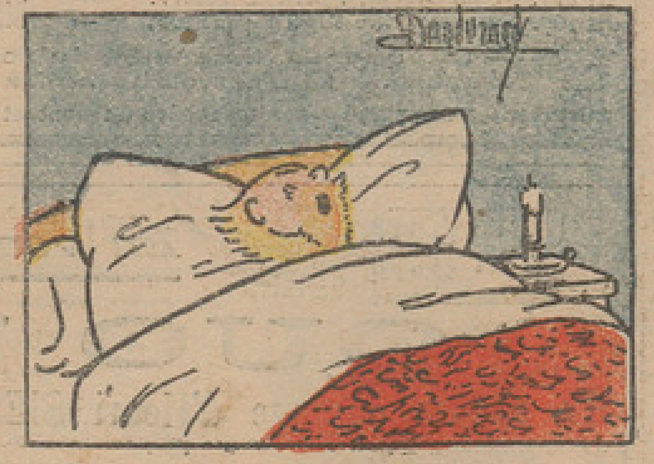
Les locataires s'étaient rués sur l'huissier et à coups de poing, à coups de pied le maintenaient sans qu'il pût articuler une parole...



L'agent, enfin, arriva, précédé de la concierge... Il empoigna vigoureusement l'huissier et le traîna au commissariat sans plus d'explications... Le malheureux huissier fut jeté au violon en attendant le commissaire.



Il demeura enfermé, lamentablement affalé sur la planche, écumant de rage, fou de colère... Dans la maison meublée, conscients du devoir accompli, les locataires rentrèrent chez eux...



Athanase Grovert, lui, rentré chez lui, se roula voluptueusement dans ses draps encore chauds et doucement se rendormit, l'âme sereine...

(A suivre.)

Sceaux. — Imp. Charaire. *Le Gérant :* Emile Beuve.